

CAHIERS 108
METANOIA

108

revue
trimestrielle

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction
Administration
26740 MARSANNE
tél : (33) 04 75 90 30 44
fax : (33) 04 75 903148
CCP Ass. Métañoïa
LYON 6564-15 T

Association Metanoïa
Loi de 1901
Tirage : 3. 2002-
Impr. Du Crestois
26400 CREST

CAHIERS METANOÏA

SOMMAIRE

EDITORIAL

IMAGES-LUMIERE 3

COMMENTAIRES DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 7 et 8 5

RECHERCHES

H.L.W POONJA 13

L'ÉVEILLE DE SOLYME ou
ÉVANGILE SELON JUDAS 22

ORPHÉE CRUCIFIÉ 31

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

LE SEMEUR 42

MIETTES DE GNOSE 45

POESIES 46

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro.

Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association et de le retourner accompagné du montant de la cotisation à :

Association METANOIA - 26740 MARSANNE

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement *le trésor qui ne pérît pas ?* (log 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les Cahiers de l'année en cours. Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation la somme de 32 € par année commandée.

Les Cahiers des années de 1975 à 2002 sont disponibles, par année (3 ou 4 cahiers) : 32 €
Les frais de port seront indiqués ultérieurement en fonction du nombre de Cahiers et du lieu où expédier.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui peut-être sans le savoir les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un membre de l'Association, nous adressons, contre 8 €. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

EDITORIAL

Images - Lumière

Rien ne me cache à moi-même puisqu'il n'y a que moi. Mais l'idée qu'on se fait de moi n'est pas moi et ne peut constituer une occasion de me reconnaître.

Pour ne plus se faire une idée de moi, il faut réaliser qu'il n'y a que moi. La pensée matérialise ceux qui se veulent différents de moi. C'est donc tout le processus de la pensée qui est en question et non les objets de son investigation. C'est la pensée qui empêche de déplacer les montagnes. C'est la pensée qui attend les bouleversements apocalyptiques. Elle rend lourd ce qui n'a pas de poids ; elle empêche le retour de ce qui sort. Là où tout est lumière, elle maintient l'image à la suite d'un défaut de perception.

Cependant, la pensée, bien que dévoyée, a sa raison d'être dans mon économie générale car elle constitue la phase d'occultation de mon grand jeu. Ne me percevant pas sous mon vrai jour, les hommes se font une fausse idée de moi ; ils me défigurent au point de me rendre méconnaissable. Si leur perception était juste, s'ils me voyaient comme je me vois, ils seraient mes égaux et je ne pourrais prétendre ni à l'unicité ni à la toute-puissance ; alors que, grâce à l'ignorance où ils sont de moi-même, je peux me préserver et ne me révéler qu'à moi-même. C'est la phase occultation car personne ne me connaît. Elle est voulue et établie par moi en fonction de la phase révélation de mon grand jeu, celle qui conduit à la reconnaissance de moi-même par moi-même et pour moi-même. Étant l'Absolu, si je ne souhaitais pas me connaître, tout resterait dans l'état d'inconnaissance qui est celui de ma nature même. La manifestation ne se justifierait pas. Mais elle ne se justifie pas davantage si elle n'a pour objet que de m'occulter. Cependant elle a sa raison d'être à partir du moment où elle concourt à ma révélation et me permet de résoudre l'antagonisme apparent de l'image et de la lumière. Je ne peux dire **oui** à ma nature véritable que si elle est vide d'images. Or la pensée reste liée à l'image, au rêve, alors que la gnose, partant de la lumière, embrasse le réel. Le passage du rêve au réel est possible lorsque la pensée n'interfère plus. Il se réalise lorsque l'initié, que j'ai préparé à cet effet, reconnaît spontanément qu'il n'est pas lui mais moi et que je ne peux vivre consciemment ma présence que s'il s'est fondu en moi. Sans cet effacement total, pas de révélation. L'absence coïncide absolument avec la présence ; chez mon initié confirmé, elle est acquise irréversiblement et je peux en toute quiétude me livrer au bonheur de savourer ma présence. Rien ne me cache à moi-même.

Émile
11.01.92

COMMENTAIRES DE L'EVANGILE SELON THOMAS.

LOGION 7

Jésus a dit :
Heureux est le lion que l'homme mangera,
et le lion sera homme ;
et souillé est l'homme que le lion mangera,
et le lion sera homme.

LOGION 8

Et il a dit :
L'homme est comparable à un pêcheur avisé
Qui avait jeté son filet à la mer ;
Il le retira de la mer plein de petits poissons.
Parmi eux,
Le pêcheur avisé trouva le gros et bon poisson
Il rejeta tous les petits poissons au fond de la mer,
Il choisit le gros poisson sans peine.
Que celui qui a des oreilles pour entendre entende !

LOGION 7

Depuis la nuit des temps, les rencontres entre l'homme et le lion sont des histoires voulues ou subies, ponctuées d'exploits ou de drames.

Jésus choisit à dessein l'image de ces deux duellistes qui semble avoir comme seule issue l'élimination de l'un d'eux.

Qui est l'homme et qui est le lion ?

Ici, l'homme n'est pas « le fils de l'Homme », vocables sous lequel Jésus se présente lui-même, il est celui cité tout au long des logia dans des situations diverses, disons qu'il est : « L'homme de bonne volonté ».

Le lion par contre, n'est cité dans aucun autre logion, sa présence ici a donc une signification précise. Les caractéristiques les plus connues du lion sont la majesté, la force, la dangerosité et ... un certain goût pour la chair humaine. Il s'agit donc d'un personnage séduisant, dangereux, et dangereux parce que séduisant.

Ne serait-ce pas là une description possible de Lucifer ? ... C'est ce que pourrait dire un dualiste.

Quant au gnostique, pour qui rien ni personne n'est à chercher au dehors (puisque'il n'y a personne), il dirait plutôt qu'il s'agit là de son propre mental, et plus précisément de sa propension à être séduit ... par Maya. Maya est traditionnellement appelée « l'énergie créatrice originelle ». Du fait de ses myriades de formes, elle a évidemment des myriades de possibilités de me séduire et de prolonger mes illusions. Maya me tire hors de moi-même et m'éloigne du centre de la roue vers sa périphérie en perpétuel mouvement. Le lion du logion peut manifester un éventail de séduction allant dans son cas de la longue patience féline à la force bondissante.

Logiquement, la confrontation avec l'homme ne peut avoir que des issues fatales. Pourtant, le logion nous précise que quelle que soit cette issue, « le lion sera homme ». Il ne s'agit donc pas d'un duel avec vainqueur et vaincu, mais d'une prise de connaissance.

Le lion n'est pas mauvais en soi, mais sa fréquentation est séduisante et dangereuse, l'homme se doit d'être sur ses gardes et demeurer maître du jeu au centre de la roue, c'est-à-dire de lui-même.

Maya n'est pas mauvaise en soi, mais sa fréquentation est séduisante et dangereuse, l'homme se doit d'être sur ses gardes et demeurer maître du jeu au centre de la roue, c'est-à-dire de lui-même !

Qu'il y ait au centre de vous-mêmes un homme averti ! (log. 21)

Les cieux s'enrouleront ainsi que la terre
devant vous,

et le Vivant issu du vivant

ne verra ni mort ni peur... (log. 111)

André



L'Évangile selon Thomas est ésotérique et initiatique au pur sens du terme, c'est-à-dire qu'il est à même de révéler une merveille inaltérable, incomparable à quoi que ce soit, une source inépuisable et unique, à côté de laquelle rien ne peut faire la mesure, parce qu'elle englobe tout, parce qu'elle est l'Un et le tout. Cet aboutissement universel qui passe par l'homme, peut-être peut-il se mesurer à l'intensité du bonheur et de la félicité. *Heureux celui qui était avant d'exister* (log. 19). *Heureux êtes-vous, monakhos, parce que vous trouverez le Royaume.* (log. 49) *Heureux les pauvres* (log. 54). *Heureux l'homme qui a connu l'épreuve.* (log. 58), etc... Jésus souligne à plusieurs reprises le bonheur de celui qui se connaît, qui s'est trouvé lui-même. Le bouddhisme ne vise-t-il pas à l'extinction de la souffrance ? Cela va plus loin qu'un simple hédonisme par ailleurs reconnu aux gnostiques, c'est que la souffrance et la félicité sont la mesure sur le chemin. L'enfance est heureuse mais l'adulte a bien du mal à l'être et encore plus à le demeurer. Le Gnostique jouit d'une félicité qui n'a pas de fin en découvrant son être véritable qui n'a ni commencement ni fin.

Le mental est ici comparé au prédateur carnivore bien connu, le lion, animal puissant, qui, avant l'invention de la poudre, s'offrait facilement un repas d'homme à l'occasion. L'image est donc parlante, sinon frappante.

Le passage de l'enfance à l'âge adulte se concrétise par l'établissement de la souveraineté de la pensée. L'être raisonné pense diriger son destin, prend des responsabilités, planifie son avenir, gère son existence. La spontanéité, le jeu, l'abandon sont oubliés. Même la joie, privilège de l'enfance, est remplacée par une idée du bonheur. Mais l'idée est-elle la chose ? Le bonheur est alors une chimère changeante après laquelle on court toute sa vie.

Pourtant certains s'arrêtent de courir, avant qu'il ne soit trop tard. Plus lucides, plus conscients, c'est leur destinée que d'être initiés aux secrets de l'être et des choses, de réaliser la forfaiture de la pensée qui prétendait leur dire qui ils sont. Alors ils réalisent qu'ils sont au-delà du mental, antérieur à lui, non liés au temps comme lui. Chez eux le mental est conduit à abdiquer de son autorité de maître qu'il maintenait par coercition. Le corps en est témoin, qui respire et se trouve véritablement et concrètement libéré. Le mental est soumis, réduit à l'exercice de sa fonction d'outil, le lion est apprivoisé, docile et obéissant, l'homme a intégré sa dimension cosmique. Il n'y a plus que l'Un.

Christian



Au commencement rien n'était... L'univers était dominé par la Mort ou la Faim, car la Faim c'est la Mort. A cause du désir surgit le mental (Bhādaranyaka Upanishad I, 2,1) C'est en termes très concrets que l'Inde aborde les plus hautes spéculations métaphysiques. La création est production de nourriture. Le Principe du monde est la faim qui dévore sa propre progéniture : Tout en ce monde est nourriture et mangeur de nourriture (1, 4, 6). La nourriture assimilée se transforme en chair et en sang, en instincts et en pensées qui conditionnent et façonnent le corps et le mental. A la mort, le corps décomposé est à son tour détruit par le vrai rongeur, le ver irréfutable. Le devenir perpétuel des choses qui se changent l'une en l'autre constitue la grande illusion, la maya qui voile l'Un invisible et immuable. Fécondée par le mâle, la femelle transforme la semence de ce dernier en une

nouvelle forme d'existence. Nourri au sein de sa mère, le petit devient grand et à son tour perpétue l'espèce. Tout vient de la nourriture et tout retourne à la nourriture :

La nourriture en vérité est le Seigneur.

La semence humaine en provient et d'elle émanent les créatures.

(Prashna Upanishad I, 14)

Le Brahman est nourriture,

de la nourriture en vérité proviennent tous les êtres.

Dès leur naissance, ils vivent grâce à la nourriture

et à leur mort retournent à la nourriture.

(Taittiriya Upanishad III, 2)

Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es. D'ou l'injonction brahmanique. *Adore la nourriture en tant que Brahman* (Taittiriya Upanishad II, 2). Se nourrir c'est assimiler l'Atman-Brahman qui trouve son support dans le corps. Le microcosme est identique au macrocosme et le corps humain à la nourriture des dieux :

Le Soi infligea à l'homme la faim et la soif.

Les divinités dirent : Construis pour nous une demeure

où prenant refuge nous puissions manger notre nourriture.

... Il leur amena l'homme.

(Aitareya Upanishad I, 2)

Même s'il satisfait sa faim matérielle, l'homme reste à jamais insatisfait. Ce n'est qu'en remontant à sa source divine que l'homme enfin est rassasié. La seule nourriture parfaite est celle qui donne la Vie. Si Judas Thomas est en pleine harmonie avec Jésus, c'est qu'il a pleinement réalisé les paroles de celui qu'il ne peut nommer et qui n'est déjà plus son Maître, mais son Jumeau : *Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle.* Jésus ne peut réellement communier (être en union) qu'avec celui qui a bu à la même source bouillonnante que lui. Il ne peut donner la bouchée qu'à celui qui a bu à sa bouche :

Celui qui boit à ma bouche

sera comme moi ;

moi aussi, je serai lui,

et ce qui est caché lui sera révélé.

(log. 108)

Le corps est fait de nourriture, dit Nisargadatta. L'égo naît de l'identification à ce corps. Aussi l'égo vient-il et disparaît-il. Pris dans le tourbillon du mouvement, il est dévoré par lui : *L'être est la qualité de l'essence du corps de nourriture. Il vit, en fait, de la nourriture que constitue votre corps. Tous les corps sont nourriture. Le sentiment d'être apparaît à la naissance du corps et se dissout à sa mort* (Graines de Conscience, Deux Océans, p. 44). C'est à cette ronde incessante qu'il s'agit d'échapper. Celui qui se laisse mouvoir par le mental n'est qu'un pantin désarticulé, bon à être dévoré par la roue du temps. Il n'est qu'un seul moyen de s'échapper, c'est d'atteindre le centre immobile du Soi où se dissipe dans le repos toute trace d'altérité :

*La meule tourne, tourne autour de son axe :
Celui qui s'y tient ferme est sauf ;
Qui s'en écarte est projeté au loin,
Et le voilà broyé chairs et os !*

(Kabir)

*Vous, cherchez un lieu pour vous
Dans le repos,
de peur que soyez cadavres
et ne soyez mangés.*

(log. 60)

Celui qui ne trouve pas le repos est un mort-vivant, un cadavre ambulante. Celui qui se prend pour le corps est déjà mort, puisqu'il s'identifie à la forme physique. Jésus nous invite à manger le lion qui symbolise le mental passionné. Si je ne dévore pas le mental, c'est lui qui me dévorera. Si je mange le lion, le lion digéré par le Soi disparaît et renaît Homme. Purifié, il se résorbe en sa source, le non-mental. Si par contre je me laisse dévorer par le mental, je suis souillé. Le mental devient maître du corps et le Soi est occulté, la lumière voilée par les ténèbres. Comme l'homme mortel, le lion-mental connaît le sort du corps : *Qui cherche sa vie la perdra. Qui la perd la trouvera* (Jean XII, 24-25).

Surnommée « Celle qui chevauche le lion », Durga est la shakti, l'énergie qui engendre le jeu éternel de la création. Roi des animaux, le lion est en chacun notre part animale, mais avec tout ce qu'elle exprime aussi de noblesse et puissance. Le lion est la force de manifestation de la Conscience cosmique. De même, Cybèle, Mère des dieux, monte avec son fils/amant, Attis, sur un char tiré par des lions. En Crète, l'enfant de la Grande Déesse, maître des animaux, empoigne deux lions. « Chevaucher le tigre », c'est dompter le mental. Réputé pour sa férocité et son appétit, le tigre dévore sans pitié ses victimes. Il symbolise le pouvoir de la Nature, le désir insatiable qui consume tous les êtres. Maître du désir, Shiva tue le tigre et porte sa peau comme un trophée. Dionysos chevauche une panthère, image de la joie de vivre, de la réconciliation de l'homme et de la nature dans la plénitude de l'Un : *Le char de Dionysos se couvre de guirlandes et de fleurs ; on y attelle la panthère et le tigre* (Nietzsche, Oeuvres, La Pléiade, p. 21). En Inde, le gnani enseigne assis sur une peau de fauve. Il a pleinement réalisé le conseil qui s'est transmis en occident jusque dans la publicité automobile, cette monture des temps modernes : « Mettez un tigre dans votre moteur ». Mais ne laissez jamais votre moteur s'emballer !

Yves



Ma manifestation est pour l'homme une épreuve, une épreuve initiatique.

Qu'il pleure sur lui-même ou qu'il se laisse persuader qu'il a commis une faute

(« Quelle faute ai-je donc commise ? ») (logion 104), ignorant que ma manifestation ne lui laisse aucune liberté..., alors il s'amollira, et le lion impitoyable qui habite tout « homme mauvais » qui, « dans son cœur, a un trésor mauvais » (logion 45), ravi de trouver en face de lui un homme humilié ou culpabilisé, n'en fera qu'une bouchée, le réduira en bouillie, le jettera dans le fleuve nauséabond de la souffrance

« et le lion sera homme ».

Mais, qu'il se tienne debout face au lion, face à l'adversaire, face à tous les adversaires qu'il rencontrera dans ma manifestation et qui chercheront à l'humilier ou à le culpabiliser, alors il sera heureux, car

*« heureux l'homme qui sait
où et quand les pillards pénètrent ;
si bien qu'il se dressera,
rassemblera sa force
et prendra appui sur ses reins
avant qu'ils ne s'introduisent ». (logion 103)*

et il verra, alors, le lion se dégonfler comme une baudruche, il verra se dégonfler la baudruche de l'arrogance et du moralisme, qui disparaîtra en fumée comme l'illusion qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être.

L'homme initié en sera quitte pour les quelques égratignures que lui auront laissées les griffes de la bête immonde, mais ces cicatrices resteront, pour lui, le souvenir d'un glorieux combat.

L'homme initié sortira fortifié de cette épreuve car il se sera nourri de ma manifestation

« et le lion sera homme ».

Michel



Le Lion mangé par l'homme lui devient identique : l'acte va dans le sens d'une progression, d'un épanouissement, d'un déploiement d'énergie.
L'homme qui se laisse manger par le lion régresse ; il est sur la voie descendante, il amorce le retour à l'indifférencié. Je ne peux comprendre ce logion si je porte un jugement de valeur.

Comme pour le logion précédent, si je veux accéder au niveau où le logion livre son secret, je dois transcender le plan moral propre au psychique. Le manifesté sort du non manifesté, se déploie et se diversifie à l'infini puis revient à la source. Les gnostiques du début de l'ère chrétienne expliquaient dans un mythe d'une grande beauté, le déploiement de la manifestation et sa résorption dans le Père : Sophia, issue du Père, s'incarne profondément dans la matière, vit le sort des humains connaît la vertu et la prostitution, puis amorce le retour au Père en refaisant le parcours inverse. Ce mythe n'est pas sans ressembler au mythe de l'Inde où *Sakti* symbolise l'énergie de *Siva* : la déesse incarne cette énergie dans le double mouvement d'émanation et de résorption, l'émanation produisant le monde manifesté et la résorption amenant le retour à Siva de toute la création. Le souffle (*prana*) représente le mouvement de déploiement par l'expiration et d'intégration par l'inspiration. Ces deux mouvements, amorcés dans notre logion, sont ceux-là même de la Vie dans son double aspect construction-destruction, l'un et l'autre d'égale importance. Dans un logion à venir (77). Jésus se veut à la fois source d'énergie et énergie de l'expansion et du retour ; par là-même, il permet à celui qui le peut, de faire l'économie du mythe.

J'ai à me situer par rapport à l'énergie. Il ne me suffit pas de la sentir en moi et autour de moi. Elle est simple comme la vie, mieux, elle est la source de toute vie. Elle est à ma disposition. Mais qui suis-je pour prétendre en disposer ?

Emile

jesusait

LOGION 8

A première vue, c'est une histoire d'une simplicité « biblique » !

Un pêcheur « avisé » décide de ne conserver que sa plus grosse prise au détriment de la friture qu'il rejette à la mer. S'il agit ainsi, c'est qu'il sait pouvoir tirer meilleur profit de celle-là que de celle-ci.

Si les choses en restent là, ai-je réellement les oreilles pour entendre ce que Jésus me dit ? ...

Dans la traduction du mot à mot du logion, je lis : « l'homme est comparable à un pêcheur homme de cœur ... ». Ce beau qualificatif est appliqué au pêcheur tout au long du logion et il en est l'unique bénéficiaire dans l'Évangile.

« Homme de cœur », qui peut vouloir dire « Homme qui connaît son cœur » et qui par conséquent vit et agit par lui.

Dans les logia, le cœur est le lieu d'où tout vient et tout retourne.

*Le Tout est sorti de moi,
Et le Tout est parvenu à moi (log. 77).*

C'est au cœur de l'homme que Jésus s'adresse au log. 17 : *Je vous donnerai ce que l'œil n'a pas vu, ... et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme.*

Au logion 28, c'est encore du cœur des hommes qu'il parle quand il dit sa déception de les trouver « tous ivres » : *... parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur et ne voient pas...*

L'homme riche du logion 63, qui échafaude de grands projets pour l'avenir de sa fortune et de sa gloire, le fait dans son cœur ... Et la nuit même, il meurt ! ...

Enfin, au logion 69, Jésus dit : *Heureux sont-ils, ceux que l'on a persécutés dans leur cœur. Ce sont ceux-là qui ont connu le Père en vérité.*

On voit que dans le langage de Jésus le cœur est synonyme de Royaume intérieur. A son époque comme de nos jours, l'image du cœur, organe de vie par excellence, est plus explicite que celle d'un Royaume intérieur ici et maintenant.

Le « pêcheur homme de cœur » de notre logion, n'est donc pas simplement « avisé », il a en lui cette préoccupation innée et permanente qui conditionne toutes les autres et qui le rend, comme le dit Emile : « attentif sans intentions », et disponible à l'extase. A partir de là, l'histoire du pêcheur est toujours aussi simple, mais dans sa simplicité, elle illustre la « merveille de merveille », le corps du pêcheur qui prend les décisions et fait les gestes nécessaires pour que le seul bon poisson, le seul poisson possible, devienne son poisson à l'exclusion de tous les autres.



André

La manifestation permet le parcours existentiel des humains. En chacun d'entre eux, le monde est créé, c'est la première étape de l'aventure, concomitante à la constitution de la personne, et universellement distribuée. Apparaissent et sont alors nommées les dix mille choses, avec le concours nécessaire de la mémoire et de l'imagination, c'est-à-dire du temps. La plupart se contentent de l'aménagement qu'ils font de ces dix mille choses autour de l'une d'entre elles qu'ils croient être.

Certains, sans doute bien rares, sont avisés, et vont trouver ce qui sera pour eux non seulement énorme au regard de ce qu'ils ont déjà connu (il sera bouleversé), mais également délicieux (il sera émerveillé) (log 2). Ceux-là, parce qu'ils ont des oreilles pour entendre, choisissent et assument le choix exclusif et intégrant de l'Un, refusant à tous les éléments du multiple d'usurper et d'occuper la place du Roi. Guidés par leur intuition (les oreilles qui entendent), ils défont en eux ce qui fut fait, jusqu'à et y compris l'idée qu'ils avaient d'eux-mêmes, pour découvrir l'Origine et la révélation de leur totale identité à elle.

L'aventure est à la fois rude et bonne (mon joug est bon et douce mon autorité, log. 90). L'homme non avisé verra les gros poissons mais ne distinguera pas parmi eux celui qui est bon. Avoir le goût du bon ne désigne pas forcément le gnostique, cependant le gnostique a ce goût-là.

Et puis il y a l'action de choisir, et de le faire sans peine, ce que Jésus présente comme étant sans comparaison possible avec quoi que ce soit d'autre, afin de n'être pas partagé, mais engagé dans l'aventure de la découverte du Soi, au prix de sa vie. *Qui veut sauver sa vie la perdra, qui la perdra, la trouvera.* Ce choix je le fais et le refais sans cesse avec bonheur car mes oreilles ne sauraient me faire oublier que *je suis l'être de toute chose, mais rien n'est mon être.*

Christian



Le pêcheur avisé sacrifie une multitude de petits poissons pour ne retenir que le gros et bon poisson. Et, ô merveille !, le choix se fait sans peine. Les conditionnements divers que représentent les petits poissons : habitudes, sécurité, qu'offrent les lois, les pratiques religieuses, les rites, la famille, le milieu, la culture, etc., tout cela est sans poids par rapport à l'émerveillement qu'apporte la découverte de l'Absolu. J'aurai l'occasion de constater dans d'autres logia que le travail de désengagement peut également être long et douloureux. De toute façon, il ne peut sans dommage commencer trop tôt ni trop tard. La personne doit être normalement structurée avant de s'effacer : le travail risque d'être compromis si les compensations n'ont pas été suffisamment sécurisantes. Plusieurs logia me permettent d'apprécier les rôles respectifs du corps et du psychisme au fur et à mesure de la prise de conscience de mon être essentiel. Sa souveraineté étant reconnue, plus rien ne reste à l'abandon, même pas le plus petit poisson : *Même les cheveux de votre tête sont tous comptés* (Mc 10 .30 ; Lc 12.7).

Un tel constat eût été impossible sans le travail préalable de discernement. Le psychique en moi ne consent à se démettre que s'il a pu se rendre compte, à son corps défendant, qu'il était trouble-fête. De guerre lasse, il s'en remet au seul vrai pilote du navire.

Emile



RECHERCHES

POONJA

15 décembre 1994

Papaji : Le Seigneur est toujours en vous, auprès de vous. Mais en récitant Son nom, vous Le repoussez afin de pouvoir Le rappeler à vous. Lorsque vous vous tenez près d'une personne, vous n'avez pas besoin de psalmodier son nom pour la faire venir. Répéter constamment le nom de Dieu vous fait penser à tort qu'Il se trouve loin de vous. Il ne l'est pas. Il se tient juste à côté de vous, prononçant doucement votre propre Nom, votre véritable Nom. Si vous n'étiez pas si occupé à L'appeler, vous pourriez L'entendre.

Chaque fois que vous prononcez le nom de quelqu'un, vous avez votre propre Nom comme substrat.

Krishna nous dit : « Je suis le commencement, le milieu et la fin. » En Le plaçant au loin et en L'appelant à cet endroit imaginaire et distant, vous dites en réalité : « Vous n'êtes pas le commencement, Vous n'êtes pas le milieu, Vous n'êtes pas la fin. »

Papaji, de nos jours, ne parle plus de japa ou du Nom de Dieu dans ses satsang publics à Lucknow, probablement parce que au moins quatre-vingt-dix pour cent de son auditoire est composé d'étrangers qui ne furent pas élevés dans cette tradition. Néanmoins, il aborde parfois ces sujets lorsqu'il se trouve en présence d'hindous sérieusement intéressés par la récitation du nom divin.

En octobre 1994, Sadhu Rengaraj, un professeur du sud de l'Inde, se présenta chez lui et demanda à le rencontrer. Il avait rédigé plusieurs livrets exaltant les vertus de la pratique de la japa Ram et faisait un périple dans le nord de l'Inde pour donner des conférences à la gloire de la récitation du nom de Ram. Après avoir jeté un coup d'œil sur un des livrets qui lui avaient été présentés, Papaji parla d'une manière émouvante de la répétition du nom de Ram. Quelques jours plus tard, je notai ce que j'avais pu en retenir et le lui montrai. Il parcourut mes notes qui semblèrent lui plaire.

A la fin du manuscrit, il fit cette remarque : « Il y a une autre histoire que j'ai oublié de lui raconter. Je vais l'écrire en bas de page. »

Il prit un stylo, mais pendant environ trente secondes, rien ne se passa. Il finit par dire : « Je ne peux pas écrire maintenant. Quelque chose me retient. Je la rédigerai plus tard. »

L'histoire ne fut jamais écrite. En juin 1995, je décidai de demander à Papaji de lire à haute voix la transcription de cette conversation au cours d'un de ses satsang à Lucknow. Je voulais l'inciter à se souvenir de cette histoire complémentaire et le faire parler sur le nom divin en général. Pour lui donner davantage d'éléments à commenter, j'ajoutai plusieurs questions et citations.

Le texte en retrait reproduit son exposé de 1994.

Papaji : Voici ce que j'ai dit chez moi l'année dernière. David m'a demandé de lire à haute voix ces propos, car il a quelques questions à ce sujet.

Pendant un voyage à Chitrakoot, j'arrivai devant un temple à l'extérieur duquel était fixée une plaque annonçant que dans ses fondations se trouvaient douze *crore*, c'est-à-dire cent vingt millions de mantras de Ram, tous écrits par un seul homme. Ce n'était pas seulement le nom de Ram, mais un long mantra contenant son nom.

Ayant moi-même pratiqué la *japa*, je sais combien de répétitions il est possible de faire en un jour et combien de mantras on peut copier en vingt-quatre heures. Je fis de rapides calculs : « Ce n'est pas possible, me dis-je, personne ne peut écrire douze *crore* de ce mantra. Une vie humaine n'y suffit simplement pas. »

Je décidai d'entrer pour satisfaire ma curiosité. J'avais élaboré une théorie selon laquelle il devait s'agir d'une sorte d'effort collectif : un groupe aurait rédigé ensemble ces écritures pour les attribuer ensuite à l'un de ses membres, peut-être au chef de l'équipe chargée de la construction du temple.

M'adressant à une personne rencontrée à l'intérieur, je demandai qui avait vraiment écrit tous les mantras. « Je ne pense pas que cela soit possible, lui dis-je... »

Je connais très bien cette histoire. Je n'ai pas besoin de la lire. Je peux la raconter moi-même.

Il ne s'agissait pas de douze, mais de vingt-cinq *crore*, et c'était ce que nous appelons *likit nam japa*, ce qui signifie *japa* écrite. Le mantra dont il était question était *Om Sri Ram Jai Ram Jai Jai Ram*.

Certains disciples de l'homme qui l'avait écrit habitaient au rez-de-chaussée du temple. Je leur dis effectivement que je ne pensais pas qu'il soit possible d'écrire un tel nombre de mantras dans une vie, mais ils me confirmèrent que ces inscriptions étaient l'œuvre d'une seule personne.

« Depuis l'âge de trois ans, dirent-ils, il a été hanté par l'écriture de ce mantra. Enfant, il demandait un stylo et du papier à quiconque se présentait chez lui, afin de pouvoir l'écrire sans interruption. Maintenant c'est un vieillard. Toute sa vie a été consacrée à l'écriture de ce mantra. »

Je pensais en mon for intérieur : « Je dois rencontrer cet homme qui a passé toute sa vie à écrire ce mantra. C'est sans doute un être remarquable. »

Je demandai la permission de monter le voir, mais son serviteur me répondit : « Pas aujourd'hui, il est très malade. Il a une crise de diarrhée aiguë et ses docteurs lui ont recommandé de ne recevoir aucun visiteur. Il souffre beaucoup. »

Il me sembla que ma visite tombait au mauvais moment.

« Ce n'est pas grave, lui dis-je. Je me rends dans un village à cinq kilomètres d'ici. Intrigué par la plaque fixée à l'extérieur, je suis entré pour me renseigner. »

Je pris congé et m'éloignai du temple, mais je n'avais parcouru qu'une faible distance lorsqu'un des serviteurs me rattrapa en courant.

« Nous venons de recevoir un message de Swamiji, dit-il. Il accepte de vous voir malgré les consignes du docteur. »

Je montai lui rendre visite et, comme on me l'avait rapporté, constatai que le Swami souffrait énormément. Ici, en Inde, lorsque vous avez très mal à l'estomac, vous êtes supposé prononcer ces paroles : « *O ma ! O bapre bap !* » Vous réclamez père et mère pour qu'ils vous soulagent de votre douleur. C'est ce que j'ai lu. J'ai, en outre, vu des gens se comporter ainsi dans des films, mais jamais je n'ai vu quelqu'un agir comme cela en réalité. En Occident, vous avez probablement d'autres noms à préférer quand vous souffrez. Lorsque j'étais en Amérique, il y a quelques années, je connaissais un homme qui prononçait le nom de sa petite amie quand il était légèrement souffrant. Mais si son état empirait, il invoquait celui de son docteur à la place. C'est ainsi, le nom que l'on choisit quand on est malade diffère selon la personne. En général, les gens préfèrent le nom qui leur est le plus cher, ou bien le nom qui, selon eux, leur fait le plus de bien.

Et qu'en était-il de ce swami ? Ce *baba*, qui avait écrit son mantra de Ram deux cent cinquante millions de fois, soit vingt-cinq *crore*, était couché sur son lit et répétait une phrase en hindi qui peut se traduire ainsi : « Cette diablesse aura ma peau ! Cette diablesse aura ma peau ! » La diablesse, c'était sa diarrhée.

J'étais stupéfait qu'un homme qui avait passé toute sa vie à réciter le nom de Ram l'abandonnât à l'heure où il en avait besoin. Mais c'est souvent le cas. Lorsque vous ne faites vraiment plus qu'un avec le nom, il surgit spontanément en vous, même dans les circonstances les plus adverses. Quand Mahatma Gandhi fut abattu, ce fut sans aucun avertissement, pourtant il articula spontanément « *Hai Ram* » dans la seconde entre le moment où la balle l'atteignit et celui de sa mort. Cela ne peut se produire que lorsque le nom est constamment en vous.

Je voulus poursuivre mon voyage, mais les personnes du temple me pressèrent de rester pour le déjeuner.

« Aujourd'hui c'est Ekadasi, annonça l'une d'elles. Nous observons un jeûne jusqu'à quatre heures de l'après-midi, après quoi nous allons manger. »

Ekadasi est le onzième jour du cycle lunaire. En Inde, beaucoup d'hindous jeûnent ce jour-là. Certains, ne voulant pas faire un jeûne intégral, l'agrémentent d'un repas léger au cours de l'après-midi.

Pour ne pas être à la charge de ces gens, je proposai d'aller acheter ce qui serait nécessaire à la préparation du déjeuner. Je leur demandai ce qu'ils souhaitaient manger, pensant qu'en ce jour de jeûne officiel ce serait quelque chose de simple et de léger.

« Vous pouvez acheter des pommes de terre, déclara l'un d'eux. Nous sommes une vingtaine ici. Vous devriez compter environ deux kilos par personne.

Est-ce ainsi que vous jeûnez ? demandai-je. Que mangez-vous les autres jours ?

Les pommes de terre ne figurent pas sur la liste des denrées interdites le jour d'Ekadasi, répliqua un autre. Voilà pourquoi nous pouvons en manger autant. Seuls les aliments comme les *poorie* et le *khitchree* sont prohibés. »

Acheter une telle quantité de légumes ne me dérangeait pas, car à cette époque les pommes de terre coûtaient environ vingt-cinq *paise* le kilo. Alors que je m'apprêtais à sortir, l'un d'eux ajouta : « Vous pouvez aussi acheter dix kilos de sucre et deux kilos d'amandes. Nous aurons besoin de sucreries pour le repas. »

Le jour d'Ekadasi, quelques personnes réduisent leur menu en évitant les aliments contenant des céréales ou bien certains légumes. L'idée, c'est de manger plus frugalement. On ne devrait pas compenser le manque en ingurgitant deux fois plus d'aliments autorisés.

Je fis les courses et les dévots du temple se chargèrent de la cuisine. Je peux avaler une quantité importante de nourriture si je le veux, mais ces soi-disant *sadhu* m'époustouflèrent quand vint le moment du repas. Je dus laisser quelques pommes de terre dans mon assiette, car deux kilos, plus les sucreries, c'était trop pour moi. Les dévots nettoyèrent leur assiette et beaucoup d'entre eux réclamèrent même d'être servis une deuxième fois.

Pendant que je vous raconte cet épisode, il me vient à l'esprit une autre anecdote qui eut lieu quand je travaillais à Goa. C'est sans doute l'autre histoire que je devais vous raconter.

J'avais été invité par un ingénieur en chef qui avait travaillé à Hubli. Il m'avait rencontré à Goa et voulait me faire traverser cette région que je ne connaissais pas. Après avoir voyagé quelques temps dans sa jeep, nous finîmes par atteindre un temple dont le *pujarin* (prêtre) était connu pour avoir lui aussi, disait-on, récité des *crore* et des *crore* de *japa* de Ram.

« Le prêtre est maintenant très âgé, me dit l'ingénieur en chef. Il a presque cent ans. On raconte qu'il a récité vingt *crore* (deux cents millions) de *japa* de Ram au cours de sa vie. Il ne s'occupe plus du temple à cause de son grand âge. C'est son fils qui remplit maintenant cette fonction, mais le vieil homme est encore en vie et habite dans le voisinage. Si vous désirez le voir, je vous conduis chez lui. »

Je suis toujours intéressé à rencontrer de telles personnes, aussi j'acceptai de lui rendre visite.

Nous le trouvâmes assis devant sa maison dans une sorte de fauteuil roulant. Il était perclus d'arthrite et ne pouvait pratiquement plus se déplacer. Je lui posai la question que j'avais soulevée dans l'autre temple :

« Avez-vous réellement chanté tous ces mantras ? Vingt *crore*, c'est un chiffre énorme !

Oui, dit-il. J'ai maintenant quatre-vingt-dix-huit ans et j'ai passé presque toute ma vie à chanter et à écrire ce mantra. Le temple n'est ni grand ni très fréquenté, ce qui m'a laissé beaucoup de temps, et j'ai consacré le plus clair de mes journées à psalmodier le nom de Dieu.

Avez-vous vu la personne dont vous répétez le nom ? demandai-je. »

Beaucoup de gens récitent le nom de Ram, espérant ainsi avoir une vision de Lui. Je voulais savoir si ce vieil homme y était parvenu.

« Non, répondit-il. Il ne m'est jamais apparu, pas une seule fois.

Et dans vos rêves ? poursuivis-je. S'il ne vous est pas apparu en personne, Il s'est certainement manifesté dans vos rêves.

Non, dit-il. Je n'ai jamais eu un seul rêve de Lui. »

Cela me parut difficile à croire. Lorsque vous êtes obsédé par quelqu'un et que vous passez toute votre vie à penser à Lui et à répéter Son nom, Il devrait au moins apparaître dans vos

rêves, car c'est dans le monde du rêve que se manifestent vos désirs. Lorsqu'une jeune fille tombe amoureuse d'un homme et ne pense qu'à lui, elle en rêve la nuit. C'est normal et naturel. Mais voilà un homme soutenant avoir été hanté par le nom de Dieu pendant toutes les heures de veille de son existence et qui me disait n'avoir jamais eu, ne serait-ce qu'une fois, un rêve de son Dieu.

Moi aussi, lorsque j'étais jeune, j'étais obsédé par le nom de Dieu. J'ai passé le plus clair de mon temps à Le réciter. Je me levais à deux heures du matin et psalmodiais sans interruption jusqu'à neuf heures et demie. C'était l'heure à laquelle je devais partir au bureau. En chemin, assis dans un tram de Madras, je poursuivais mes litanies. J'avais un petit chapelet dans ma poche que je cachais des regards au bureau et pendant le trajet. Il me servait à compter combien de fois je scandais le nom. Je me perdais dans le nom, mais ma *japa* a assurément fait son œuvre. Je rêvais de Dieu et Il m'est même apparu dans l'état de veille. J'ai raconté l'histoire dans laquelle Ram et Sita me sont apparus à Madras et comment je suis allé ensuite à Chitrakoot pour témoigner ma gratitude à Hanuman qui me les avait présentés. Ces choses se produisent lorsque vous fixez constamment votre attention sur le nom et que vous éprouvez un amour dévotionnel envers la forme qu'il représente. Mais quand l'amour n'est pas présent, la répétition se fait juste machinalement. Si vous n'aimez pas Dieu et si vous n'avez pas un intense désir de Le voir, Il ne vous apparaîtra pas.

Les *bhaktas* de Ram croient qu'ils peuvent atteindre le salut s'ils meurent avec le nom de Ram sur les lèvres. Bien qu'ils l'aient récité des décennies durant, ces deux hommes allaient probablement mourir sans avoir Son nom à la bouche. Ils n'avaient mis à l'œuvre que leurs doigts et leur mental. Le Nom ne s'était pas répété tout seul dans le Cœur. Autrement, il demeure avec la personne jusqu'à la mort de son corps. Il suffit d'une seule fois. Dès qu'il s'est énoncé dans le Cœur, vous êtes libre. Vous n'avez plus besoin de vous accrocher à Dieu, car dorénavant c'est Dieu qui s'accroche à vous. Au moment où le nom atteint le Cœur et s'y dissout, c'est Dieu qui se met à réciter le nom du dévot et non l'inverse.

Maintenant, voyons la suite du manuscrit.

Il existe une expression, « *ulta nam* », qui signifie « le *nam* inversé ». La plupart des *bhaktas* de Ram pensent qu'elle fait allusion à la pratique de la répétition des deux syllabes de Ram inversées, soit « Ma-ra », parce que, dit-on, Valmiki l'aurait jadis observée. Mais cette référence n'est pas exacte. Généralement, lorsque vous faites la *japa*, le nom est projeté vers l'extérieur à partir du mental ou des lèvres. L'*ulta nama* ou *japa* inversée de Ram a lieu quand le nom retourne dans le Cœur pour s'y dissoudre. Je l'ai moi-même fait, mais je n'ai rencontré personne d'autre qui soit dans ce cas. Je vous défie de me présenter qui que ce soit, venant de n'importe quel endroit du monde, pouvant s'asseoir devant moi et exécuter le vrai *ulta* de Ram. Je ne pense pas que vous puissiez trouver une telle personne, où que ce soit.

Le verset intégral se trouve dans le *Ramayana* de Tulsidas. Voici ce qu'il dit :

Ulta nam japat jag jaana,
Valmiki bhaye brahman smaana.

Ce qui signifie : « Lorsque j'ai récité le nom dans sa forme inversée, j'ai compris le monde. Valmiki devint *Brahman* en répétant le nom. »

Ce verset est difficile à comprendre. Personne ne sait vraiment ce dont Valmiki parle. Un homme a fait tout le trajet depuis Harda pour me rencontrer, car il cherchait l'explication de ce verset particulier. Cela n'a aucun rapport avec le fait de dire « Mara » au lieu de « Rama ».

Valmiki était un voleur, un *dacoit* (bandit) qui vivait dans la forêt. Il obtenait de l'argent en détroussant tous les voyageurs qui passaient près de sa maison, puis il les tuait. Un jour, il arrêta un *sadhu* qui traversait la forêt.

« Pourquoi commettez-vous de tels péchés ? lui demanda ce dernier. Vous tuez des gens, vous volez leur argent. En vous conduisant ainsi vous finirez en enfer. C'est ce que vous voulez ? »

Que puis-je faire d'autre ? répliqua Valmiki. J'ai une femme et deux fils qui n'ont que moi pour les faire vivre. Je n'ai pas d'autre moyen de gagner ma vie. C'est une tradition familiale. Mon père était voleur, mon grand-père était voleur et son père l'était aussi.

Vous commettez des péchés rien que pour nourrir ces gens. Vous partagez tous vos gains avec votre femme et votre famille. Mais sont-ils prêts à partager tous vos péchés ? Sont-ils prêts à vous accompagner lorsque vous irez en enfer ?

Bien sûr ! dit Valmiki. Ils me suivront où que j'aille.

Mais leur avez-vous jamais demandé s'ils voulaient aller en enfer avec vous ? Pourquoi n'allez-vous pas vérifier d'abord ? Peut-être ne seront-ils pas d'accord.

Vous essayez juste de vous échapper, dit Valmiki. Vous voulez que j'aille chez moi pour pouvoir vous enfuir.

Non, je suis sérieux, dit le *sadhu*. Vous pouvez me ligoter à un arbre jusqu'à votre retour. Je ne partirai pas. Je suis curieux de la réponse de votre femme. »

Valmiki l'attacha à un arbre, gagna sa demeure et demanda à sa femme si elle accepterait de l'accompagner en enfer après sa mort.

« Bien sûr que non ! s'exclama-t-elle. Ce sont vos péchés, pas les miens ! Pourquoi devrais-je en souffrir ? Vous devez accepter la responsabilité de vos propres actions. »

Valmiki retourna près du *sadhu* et le détacha en s'excusant : « J'abandonne ma vie de *dacoit*. Ma femme ne veut pas partager les conséquences de mes péchés, aussi je n'ai plus aucune envie de l'entretenir. S'il vous plaît, aidez-moi. »

Le *sadhu* lui dit que s'il récitait le nom de Ram, il serait libéré des conséquences de tous ses péchés. Il s'assit alors sur place et commença la pratique de la *japa* du nom. De nombreuses années s'écoulèrent, mais Valmiki demeura au même endroit, absorbé par le nom de Ram. Au fil des ans, des fourmis édifièrent une énorme fourmilière sur son corps jusqu'à l'ensevelir entièrement. Valmiki signifie en réalité « fourmilière », d'où l'origine de son nom. A la suite de ses *tapa* (pratiques ascétiques) extrêmes et de son absorption totale dans le nom de Ram, il devint un grand sage et acquit de nombreux pouvoirs. Il put lire l'avenir et écrivit tout le *Ramayana* avant même la naissance de Ram. De tels événements peuvent se produire quand vous éprouvez une dévotion ardente pour le nom de Dieu.

Peut-être est-ce l'anecdote supplémentaire que je voulais vous conter, j'ai oublié de quelle histoire il s'agissait.

Il est rare de rencontrer une personne chez qui le nom de Dieu se répète spontanément sans effort. Kabir y est parvenu, mais c'est peu fréquent. Kabir était tisserand, et le nom de Dieu était toujours sur ses lèvres. Quand son fil se cassait, il devait se lécher le doigt pour humecter les

bouts effilés et les tortiller ensemble, ce qui l'obligeait à interrompre sa récitation du nom de Ram. Cela l'ennuyait, car il voulait que la répétition soit continue. Pour finir, Ram intervint en personne et lui dit qu'il s'occuperait lui-même des fils cassés pour que Kabir n'eût pas à interrompre sa *japa* une seule seconde.

Il y a très longtemps que j'ai entendu cette histoire et je n'arrive pas à me souvenir où je l'ai lue ni comment je l'ai apprise. Ram apparut devant lui alors qu'il était en train de tisser et lui offrit de faire tout le travail à sa place. Il s'assit derrière le métier et tissa tandis que Kabir, assis à ses côtés, psalmodiait Son nom. Qu'est-ce que cela signifie ? Lorsque toute votre attention est constamment concentrée sur Dieu, c'est Lui qui accomplit le travail, pas vous.

Mahatma Gandhi était aussi une personne en qui le nom de Dieu se répétait spontanément sans effort. Il était tellement imprégné par toute une vie de *japa* Ram que, lorsqu'il fut, sans avertissement, atteint par la balle de son assassin, il chanta spontanément le nom de Ram avant de s'effondrer mort. Le nom surgit en lui au moment de sa mort, car il l'avait toujours accompagné de son vivant. Je sais qu'il en fut ainsi, car, je l'ai souvent rencontré à Madras en 1947.

Pendant cette période de sa vie, Gandhiji avait été abandonné par tous les responsables du parti du Congrès. Tous les autres dirigeants étaient partisans de la partition de l'Inde afin de créer un Etat pakistanais musulman séparé. Gandhi avait refusé d'aller dans ce sens. « Ils peuvent sectionner mon corps et le mettre en morceaux s'ils le veulent, avait-il déclaré, mais ils ne peuvent pas morceler l'Inde. L'Inde est une et indivisible. »

Les autres politiciens étaient pragmatiques. Ils voulaient la Partition, car elle leur paraissait être la solution la plus sensée. Rajagopalachari était un de ces politiciens. Il devint plus tard le dernier gouverneur du pays. Comme il habitait assez près de chez moi, j'allais lui rendre visite de temps à autre et lui cuisinais des plats du nord de l'Inde, car il n'était pas facile de se les procurer à Madras.

« Gandhi est un homme religieux, me confia-t-il un jour, ce n'est pas un politicien. Il est naïf. Il ne comprend pas les réalités concrètes de la politique d'aujourd'hui. Nous devons donner aux musulmans un Etat séparé afin de nous débarrasser d'eux. Si nous les laissons tous rester en Inde, ils finiront par nous détruire. Il est préférable de les laisser partir et qu'ils aient leur propre pays. »

Je demandai à Rajaji pourquoi il était tellement favorable à la Partition et il me répondit : « Les hindous et les musulmans ne peuvent pas cohabiter en bonne intelligence. En ce moment, il y a des émeutes entre ces communautés et cela ira de pire en pire tant que les musulmans n'auront pas leur propre territoire. A part Gandhi, tous les politiciens ont reconnu que c'est la seule solution réaliste pour le pays. »

Comme je le pressai un peu plus de s'expliquer, il exprima une peur que partageaient dans l'ensemble les hindous de cette époque : « Si nous les laissons rester, ce pays finira par devenir musulman. Ils l'ont dirigé pendant des siècles et tant qu'ils n'auront pas récupéré le pouvoir, ils ne se tiendront pas tranquilles. Il est préférable de leur donner un Etat séparé maintenant pour éviter des conflits ultérieurs. Même le vice-roi est de cet avis. »

Comment s'appelait-il ? J'ai oublié son nom.

David : Si c'était vers le milieu de l'année 1947, il s'agissait probablement de Lord Mountbatten.

Papaji : Oui, tout le monde partageait cette opinion à ce moment-là. Tout le monde sauf Gandhi.

Tous les grands hommes politiques de l'époque, Nehru inclus, pensaient la même chose. Aucun d'eux n'allait plus voir Gandhi, car ils savaient qu'il était féroce et opposé à la Partition.

C'est pourquoi, du temps où je visitais Gandhi, son entourage était réduit à un petit groupe. Tous les soirs, il conduisait une récitation chantée du nom de Ram avec les personnes présentes. J'y prenais part régulièrement et devins officieusement son aide. Comme il était plutôt âgé et frêle, je l'aidais à monter sur l'estrade et à en descendre et, quand il y avait des annonces à faire, je m'en chargeais à la fin de la réunion.

Un soir, lors d'une de ces réunions, un nouveau venu s'avança vers Gandhi et se prosterna à ses pieds. En se relevant, il s'empara d'une de ses *chappal* (sandale) et prit la fuite. Je voulus courir à sa poursuite, mais Gandhi m'arrêta en disant : « Non ! Non ! Restez ici. Une seule me suffit. »

À la fin de la soirée, je pris la parole pour demander à la personne qui avait volé la *chappal* de la restituer. « Si vous ne la rapportez pas, ajoutai-je, Gandhiji se promènera sans doute avec une seule *chappal*. » Mon appel ne servit à rien, car la sandale ne lui fut jamais rendue.

Je lui parlais aussi en privé, mais, durant nos conversations, il ne me regardait jamais dans les yeux. Son regard restait toujours baissé, généralement vers le *takli* sur lequel il filait.

Alors qu'il était en train de filer, il me dit un jour : « L'idée que chacun devrait filer son propre fil m'est venue il y a de nombreuses années, quand je voyageais au Punjab. J'ai vu toutes les femmes de cette région filer pendant leur temps libre : « C'est une bonne idée, pensai-je. Tous les Indiens pourraient utiliser ainsi leurs moments de détente ». Alors j'ai commencé à encourager les gens à le faire dans l'Inde entière. »

C'était un grand saint. Je pouvais m'en apercevoir simplement en contemplant son corps. Je n'avais pas besoin de le regarder dans les yeux. Son corps était le plus *sattvique* que j'aie jamais vu. De couleur cuivrée, il rayonnait, à un niveau subtil, de la lumière de *Brahman*.

Il avait un corps magnifique. Le seul corps que j'ai pu voir dont la beauté égalait la sienne était celui du Maharshi. Ils avaient tous deux le même rayonnement.

Alors que j'étais assis avec Gandhi, j'entendis le son « Ram, Ram » émaner de lui. Ses lèvres étaient immobiles, aussi je cherchai à voir d'où venait le son. En me concentrant sur la source du son, je me rendis compte qu'il émanait de son corps. Le son provenait des pores de sa peau. Il n'avait plus besoin de réciter le nom qui se répétait continuellement en lui et sortait à travers sa peau.

Il existe plusieurs niveaux dans la *japa*, mais celui-ci est un stade très avancé. Tout d'abord, la *japa* est récitée à voix haute. Ensuite, elle se poursuit dans le mental. Puis, dans un troisième temps, elle se synchronise avec le souffle. Quand elle s'opère sans effort et qu'elle devient spontanée et automatique, le nom continue à se réciter même en dormant et en rêvant, car la respiration et le nom sont devenus un. Sans efforts conscients, le nom se répète à chaque inspiration et expiration.

Kabir a chanté jadis le verset suivant :

*Japa mare ajapa mare
Anhat bhi mar jaye
Surat smani shabd main
Ta ko kaal na khai*

Ce verset dit que lorsque l'effort de la *japa* prend fin, l'*ajapa* prend la relève. L'*ajapa*, c'est quand le nom se récite sans que la personne n'ait à le prononcer. Ensuite, le verset stipule que le stade qui suit l'*ajapa* est l'*anhat*, une présence au son dans le Cœur. Après, la source du

son se fond dans la conscience même. Cette conscience ne peut être affectée ni altérée par quoi que ce soit s'inscrivant dans le temps.

D'abord, le son se résout dans le silence du Cœur. Ensuite, même le silence retourne à sa source et y demeure. Avant que le nom de Dieu ne soit psalmodié, seul le silence existe. Et lorsque le nom se résorbe dans le Cœur, il y a à nouveau le silence. Pourquoi devrait-on extérioriser le mental en le faisant psalmodier le nom de Dieu si, pour finir, on doit le faire revenir au silence ? C'est pourquoi je ne recommande pas la pratique de la *japa*, ni de n'importe quelle autre activité. Je conseille à tout le monde de rejeter à la fois les litanies et l'absence de litanies, car ce sont des notions, des concepts, des activités mentales. Lorsque vous avez rejeté tout ce qui apparaît dans la conscience, elle se fond dans sa source et y demeure en tant que Cela. Vous ne pouvez pas retourner à la source par un quelconque effort. La *japa*, même l'*ajapa* continue, ne vous y mèneront pas. Vous devez trouver un Maître qui soit arrivé là et qui s'y soit établi. Si vous êtes suffisamment pur et fervent, en présence d'un tel être, la source se révélera à vous et vous attirera en son sein. Il n'existe pas d'autre voie.

Nous n'avons pas le temps de psalmodier toute la journée ; nous avons autre chose à faire. C'est pourquoi, lorsque les gens viennent à moi pour me demander conseil, je leur dis : « Ne faites aucun effort. Simplement restez tranquille. Et tout en restant tranquille, regardez si une pensée s'élève. »

C'est ce que j'explique tous les jours. Remontez la trajectoire des pensées et observez d'où elles viennent. Retournez à la source de la pensée. Quand vous y parviendrez, vous aurez trouvé la paix et le bonheur. C'est tout ce qu'il y a à connaître.

Traduit par Anasuya



Vajradhara

L'ÉVEILLE DE SOLYME OU EVANGILE SELON JUDAS (fin)

EN GUISE DE CONCLUSION

Comment en sommes-nous arrivés là ? A une telle inversion des signes ? A une telle contrefaçon de la vérité ? « La vérité ne se transmet pas, seul l'erreur se transmet », dit Tchouang-Tseu. Pour comprendre Judas Thomas, il fallait le voir avec l'œil de la Gnose (le sien donc), mais qui en est capable ? Jésus lui-même a souffert d'une telle incompréhension :

*Je me suis tenu au milieu du monde
et je me suis manifesté à eux dans la chair.
Je les ai trouvés tous ivres ;
je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif,
et mon âme a souffert pour les fils des hommes
parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur
et ne voient pas
qu'ils sont venus au monde vides
et en sont même à tenter de repartir vides.*

(Thomas 28)

Transcendant le temps et l'espace comme les conceptions philosophiques et religieuses, la Gnose (en grec: Gnosis; en sanskrit: Jnana) est cette Connaissance Suprême par laquelle l'homme se connaissant Soi-même accède à la Connaissance du Tout : « La connaissance de l'homme est le commencement de la perfection ; la connaissance de Dieu en est la consommation » (fragment d'un texte gnostique). Jésus dit dans le même sens :

*Que celui qui cherche ne cesse de chercher
Jusqu'à ce qu'il trouve ; et quand il aura trouvé,
il sera bouleversé,
et, étant bouleversé,
il sera émerveillé,
et il régnera sur le Tout.*

(Thomas, 2)

Certains écrits gnostiques distinguent trois types d'êtres, correspondant à trois ordres, en fonction de leur aptitude à la connaissance. Au bas de l'échelle, on trouve les « hyliques » (du grec hylé : matière) qui sont enfoncés dans la matière : « Leur fin sera comme leur commencement: provenant du néant, ils retournent de nouveau au néant » (Tractatus Tripartitus 79, 1-4). Ils sont en réalité déjà morts : *Ceux qui sont morts ne vivent pas* (Thomas 11). Les « psychiques » (du grec psyché : le psychisme, le mental) ont reçu la foi qui leur permet de se dégager de la matière et d'accéder à une révélation limitée : celle du Demiurge dont le domaine est celui du mental et de la création, du temps et de l'espace. Ils peuvent atteindre un certain degré de perfection mais aussi sombrer dans l'intolérance. En raison de cette instabilité qui caractérise le jeu du mental, ils n'échappent pas aux passions et à l'ignorance : *L'ignorance leur*

inspirait terreur et confusion et les laissait instables, déchirés et divisés ; il y avait beaucoup d'illusions, par quoi ils étaient hantés, et de vaines fictions, comme s'ils étaient plongés dans le sommeil et en proie à des rêves troubles (Evangile de Vérité 29, 2-12). Quant aux « pneumatiques » (du grec pneuma : Esprit), ils ont, comme leur nom l'indique, accès à l'Esprit, à la Gnose suprême. S'ils échappent à toutes les catégories, ils sont par là-même numériquement minoritaires : Bien peu peuvent posséder cette connaissance, un entre mille, deux entre dix mille (Irénée, Adv. Haer. 1.24.6). Ils sont en quête de l'Un et c'est à eux que s'adresse Jésus clans l'Evangile selon Thomas :

*Je vous choisirai un entre mille
et deux entre dix mille
et, debout, ils seront Un.*

(log. 23)

A peu de choses près, cette division correspond à celle effectuée traditionnellement en Inde entre les trois « gunas » (« qualités » ou « modes » de la nature) : « tamas », mode sombre et impur de la matière et de l'inertie ; « rajas » mode intermédiaire de l'action et du mental ; « sattva », mode pur et lumineux de la sagesse et de l'Esprit. Ces trois « gunas » engendrent trois types d'hommes différents : les « tamasiques » (les apathiques ou matérialistes) ; les « rajasiques » (les actifs, les passionnés) et les « sattviques » (les spirituels). Il en va de même dans le soufisme : *Certains hommes ont une haute énergie spirituelle ; d'autres en sont dépourvus. De là vient que les uns recherchent le monde ; d'autres la vie future ; d'autres enfin Dieu (Nasafi, Livre de l'Homme parfaits Fayard, V). Comme le dit également Lao-Tseu :*

*Lorsqu'un esprit supérieur entend le Tao
il le pratique avec zèle.
Lorsqu'un esprit moyen entend le Tao,
tantôt il le conserve, tantôt il le perd.
Lorsqu'un esprit inférieur entend le tao,
il en rit aux éclats ;
s'il n'en riait pas
le Tao ne serait plus le Tao.*

(Tao Tö King, XLI).

C'est à cette première catégorie qu'appartient le chercheur de vérité, le gnostique. Le gnostique est sur terre un exilé qui veut savoir d'où il vient, qui il est et où il va. A la question : « Qui suis-je ? », il n'est qu'une seule réponse : « Je suis Cela ».

Cette quête est antérieure à toute religion. Selon le Congrès de Messine d'avril 1966, la Gnose suppose « la conception de la présence en l'homme d'une étincelle divine... tombée dans ce monde soumis au destin, à la naissance et à la mort, et qui doit être réveillée par la contrepartie divine du Soi, pour être finalement réintégrée. Le gnostique sait qu'il n'est pas cet ego, cette entité corps-mental à laquelle s'identifient la plupart des hommes, y compris nombre de mystiques et de pseudo-mystiques : *S'identifier émotionnellement à un autre individu peut s'avérer d'une telle efficacité que ceux qui se sont identifiés à Jésus-Christ ont vu apparaître sur leurs corps les stigmates de la crucifixion. Ces expériences sont complètement inutiles. Un individu s'est identifié avec un autre individu, mais, aussi longtemps que l'on n'aura pas rejeté cette individualité, jamais la Réalité ne pourra se révéler (Nisargadatta, Prior to Consciousness, The Acorn Press, p. 51).*

Le psychique ressent le besoin d'une Loi extérieure qui lui servira de norme, de référence destinée à sécuriser son mental. Il s'inventera un Dieu autoritaire et jaloux qui lui servira de prétexte pour justifier ses fantaisies et son propre fanatisme. Simone Weil a bien senti à quel point était fautive cette conception qui prédominait chez les Juifs à l'époque de Jésus : *Croire que Dieu peut ordonner aux hommes des actes atroces d'injustice et de cruauté, c'est la plus grande erreur qu'on puisse commettre à son égard* (Lettre à un religieux, p. 15). C'est cette conception qui est précisément pour Jésus la source de tout le mal : *Vous avez pour père le diable et vous voulez ce que désire votre père. Il était homicide dès le principe, il ne s'est pas tenu dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Quand il ment il tire de son fond ce qu'il dit parce qu'il est menteur et père du mensonge* (Jean 8, 44). Le Démiurge est prisonnier de l'illusion cosmique : *C'est un être mauvais prisonnier de l'illusion par la folie qui est à l'intérieur de lui. Car il a dit : C'est moi le Dieu, et il n'y a pas d'autre Dieu en dehors de moi. Etant ignorant, il n'a pas affirmé le lieu d'où il est venu* (Apocryphon de Jean).

Dans la mythologie bouddhiste également, le Démiurge est aveugle, car il appartient encore au monde dont il se croit le créateur. Alors que vouloir dépasser le Domaine du Créateur apparaît comme « diabolique » du point de vue exotérique, c'est tout le contraire pour l'Eveillé (le « Bouddha »). Lorsque Mara, le Malin tente de faire croire au Bouddha que Brahma, le Dieu personnel, est la suprême réalité, la limite insurmontable, Bouddha lui répond que Dieu lui-même est sous le pouvoir du mal : *Tu es Mara, le Malin. Et Brahma qui est ici, et ces dieux de Brahma, et ces légions célestes de Brahma, tous se trouvent dans ton poing, tous se trouvent en ton pouvoir. Tu crois sans doute, ô Mara, que le Bouddha aussi est en ta main, en ton pouvoir. Mais moi, ô Mara, je ne suis pas en ta main, je ne suis pas en ton pouvoir !* (Mahavagga II, 3-4). C'est pourquoi nous voyons dans les légendes de l'Inde, Brahma lui-même venir se prosterner aux pieds du Bouddha tandis que l'univers entier exulte de joie : *Elles sont ouvertes, ô Brahma, les portes de l'Amrita, pour ceux qui sont doués d'oreilles* (Lalitavistara, Deux Océans, p. 333). Par sa réalisation, par son retour à l'Un, le gnostique, le « jnani », est au-delà de tout, même de Dieu : *Dans la percée, où je suis libéré de ma propre volonté, de la volonté de Dieu, de toutes ses oeuvres et de Dieu lui-même, je suis au-dessus de toutes les créatures et je ne suis ni Dieu, ni créature, je suis bien plutôt ce que j'étais et ce que je demeurerai maintenant et à jamais* (Maître Eckhart, Beati pauperes spiritu, Sermons, Seuil). Tel est le sens de la célèbre parole de Jésus, amputée de sa finale par les rédacteurs des canoniques :

*Donnez à César ce qui est à César,
donnez à Dieu ce qui est à Dieu,
et ce qui est à moi, donnez-le moi.*

(Thomas 100)

Nous comprenons maintenant pourquoi les « paroles cachées » de Jésus ne pouvaient que rester secrètes. Seul Judas Thomas était apte à en être le dépositaire, puisque lui seul avait reçu la transmission, la flamme du logion 82. Jésus devinait à quel point ses paroles allaient être détournées dans une optique messianique et apocalyptique. Ce ne sont pas les mots, les concepts qui peuvent nous mener quelque part. Ils risquent au contraire d'être une source d'incompréhension plus qu'autre chose :

Le monde de la spiritualité est une fraude, il ne peut exister que par la fraude. Beaucoup de sages font des concessions devant l'ignorance de leurs disciples, ils leur concèdent un concept, une forme, qui est immédiatement sacralisée, commentée et devient une complication, un embarras qui, après la mort du sage, fera naître mille disputes et controverses. Non, il faut tout jeter, se débarrasser de tout.

(Nisargâdatta, Sois, p. 256)

ANNEXE I :

QUELQUES EXEMPLES DE TRANSMISSION PARALLELE DES EVANGILES APOCRYPHES

Nous avons vu que plusieurs passages des Evangiles apocryphes et nombre de paroles de Jésus ont fait l'objet d'une transmission parallèle notamment au sein de l'Islam. Nous nous contenterons ici d'en donner quelques exemples.

L'anecdote au cours de laquelle Jésus est comparé à un teinturier, mentionnée dans plusieurs traités soufis (Djalal-od Din Rumi, Mohammed Ibn Ahmed Kissai et Sinaï) est inspirée d'un passage de l'Evangile selon Philippe : Le Seigneur entra dans la teinturerie de Lévi. Il prit soixante-douze couleurs, il les jeta dans le chaudron. Il les retira toutes blanches et dit : *C'est ainsi que le Fils de l'Homme est venu comme teinturier* (54). Au X^{ème} siècle, Abd Al Jabbar cite le logion 72, 5 de Thomas : *O homme, qui a fait de moi un partageur ?* Un mystique du IX^{ème} siècle, Abu 'Al al-Harith ben Asad Al-Muhâzibî al-basû al Anazî utilise la parabole du semeur en reprenant textuellement les premiers versets du logion 9 de Thomas dont les Synoptiques donnent une version différente : *Voici que le semeur sortit. Il remplit sa main de graines et les jeta* (Cahiers Metanoïa n° 9, 1977). Akbar le Grand a fait inscrire sur la porte de la mosquée de Fatech-pur-Sikri, près d'Agra, en Inde une parole de Jésus, inconnue en occident : *Le monde est comme un pont : traverse-le, mais ne t'y installe pas*. Cette citation, rapportée par Iahya Ibn Mouadz Al Razi, n'est en fait qu'un développement du logion 42 de Thomas : « Soyez passants ».

La finale du logion 77 de Thomas pose une véritable énigme : *Fendez du bois, je suis là ; levez la pierre, vous me trouverez là*. Totalement ignorée des Evangiles canoniques, on la retrouve dans l'Evangile des Douze, découvert à la fin du XIX^{ème} siècle, sous la formulation suivante : *Soulève la pierre, et là tu me trouveras. Fends le bois et c'est là que je suis. Car dans le feu et dans l'eau, comme en toute forme vivante, Dieu est manifesté par sa Vie et sa Substance* (XIX, 6). Cette parole découverte en 1897 réapparaît avec le Papyrus Oxyrhynque I, puis est citée la même année par Sister Nivedita, la disciple occidentale de Swami Vivekananda, dans un ouvrage consacré à « Kali, the Mother », qu'elle fait ainsi parler par la bouche de Jésus : *Soulève la pierre, et là tu me trouveras. Fends le bois et c'est là que je suis, avec le commentaire suivant : Avez-vous jamais soulevé une pierre, ou brisé un morceau de bois pour voir ce qu'il y a à l'intérieur ? Avez-vous jamais pensé que Dieu est au cœur de toutes choses ?* (p. 109). Aldous Huxley la reprend enfin en 1945, soit l'année même de l'exhumation des manuscrits de Nag Hammadi, dans son ouvrage consacré à « La Philosophie éternelle » : *Soulevez la pierre, et vous me trouverez* affirme le plus connu des logia de Jésus, *fendez le bois, et je suis là*. Ceux qui se sont rendus compte, d'une façon personnelle et immédiate, de la vérité de ce propos, et, avec lui, de la vérité du « Tu es Cela » du brahmanisme, sont totalement délivrés (p.79). Selon Christian Jacq enfin, la phrase *Elève la pierre, et tu me trouveras. Fends le bois, car là, je suis* symbolise l'un de ces rites initiatiques qui se sont conservés secrètement en occident jusqu'à nos jours (Les trente trois degrés de la sagesse, Rocher, p. 172).

Les Sages de l'Inde connaissaient-ils l'Evangile selon Thomas ? Il est permis de se poser la question. L'Evangile des Douze, qui contient plusieurs logia de l'Evangile selon Thomas, aurait été conservé au Tibet et retrouvé en 1870 par un moine nommé Placidus. En a-t-il été de même

pour l'Évangile qui porte le nom de l'apôtre des Indes ? Les maîtres spirituels de ce pays le citent parfois à l'occasion. Ainsi Swami Ramdas, lors d'un entretien daté du 27 Août 1954, au cours duquel il cite à plusieurs reprises les paroles de Jésus, dit à propos des restrictions alimentaires : *On l'a dit avec raison : Ce n'est pas ce qui entre dans votre bouche qui importe, mais bien ce qui en sort* (Entretiens de Hadeyah, A. Michel, p. 157). Cette citation correspond exactement au final du logion 14 de Thomas, consacré au même thème : *Car ce qui entrera dans votre bouche ne vous souillera pas, mais ce qui sortira de votre bouche, c'est cela qui vous souillera*. Il est remarquable que Swami Ramdas donne ici, manifestement de mémoire, le texte même de Thomas et non la version très déformée, pour ne pas dire plus, des Évangiles canoniques (Matthieu 15, 19, Marc 7, 22). Les manuscrits de Nag Hammadi ont certes été découverts en 1945 ou 1946. Mais pour diverses raisons, politiques autant que juridiques, les premières traductions de l'Évangile selon Thomas n'ont pu être effectuées que vers la fin des années 50 ou le début des années 60. Swami Ramdas ne pouvait donc en avoir eu connaissance à l'époque. Comment a-t-il pu citer ce logion de Jésus dès 1954. En précisant même : *Comme on l'a dit !*

Nous avons posé la question à Madhuri, disciple de Swami Ramdas, qui a eu l'amabilité de nous répondre dans une lettre datée du 11 mai 1994 : Vous me posez une colle à laquelle je ne sais pas répondre. Swami Ramdas ne connaissait probablement pas l'Évangile de Thomas. Du moins je ne me souviens pas lui en avoir entendu parler... Pourtant Thomas est connu en Inde, car il y a vécu tout le reste de sa vie, évangélisant les villages de pêcheurs, tout le long de la côte de l'Inde du Sud. Ils pratiquent encore le rite syriaque.

Il n'y a qu'une seule source, celle du Soi. En toutes choses l'Eveillé ne voit plus que le Soi. Eveillé comme Jésus ou Thomas, Swami Ramdas ne voyait donc plus le monde que comme l'ultime manifestation de lui-même. Comme eux, il ressentait avec intensité chaque vie jusque dans sa chair. L'épisode suivant est une parfaite illustration du logion 77, 6 de Thomas : Il advint une fois à Ramdas de passer trois mois dans une grotte à Mangalore. Il avait l'habitude de s'asseoir à l'extérieur, parmi les arbustes. Des amis venaient l'y voir et prenaient place devant lui. L'un d'eux, distraitemment, saisit un jour une petite branche et se mit à la tordre. C'était sans penser à mal et cependant Ramdas eut la pénible sensation que l'on tordait l'une de ses mains, si bien qu'il pria l'ami de cesser son jeu; la douleur chez Ramdas disparut aussitôt, à cette époque, Ramdas s'identifiait avec toute vie, végétale, animale ou humaine... Swami Ramdas poursuit en relatant une autre anecdote de sa vie : Ramdas a, d'autre part, raconté comment une fois, alors qu'il suivait un chemin, il vit un bouvier frappant ses bœufs pour leur faire gravir une côte. Ramdas sentit les coups sur son dos et se mit à crier de douleur. Il interpella le bouvier qui lui répondit : *Mes bêtes n'arriveront pas à faire la montée si je ne les bats pas. Si je vous obéis la charrette n'avancera pas* (Entretiens de Hadeyah, p. 303). On croirait cette fois-ci lire un passage de l'Évangile des Douze (21, 1-7). Ne pouvant supporter de voir un homme en train de battre son cheval jusqu'au sang parce que ce dernier peinait à prendre un chemin de montagne, Jésus l'apostropha de la sorte : *Fils de cruauté, pourquoi frappes-tu ta bête ? Ne vois-tu pas qu'elle est trop faible pour sa charge et ne sais-tu pas qu'elle souffre ? A vingt siècles de distance, l'Eveillé s'attire la même réponse : Qu'as-tu à voir avec ça ? J'ai le droit de la frapper autant que cela me plaît car elle est à moi... Et Jésus de conclure : A cause des malades, je suis malade ; à cause des affamés, je suis affamé ; à cause des assoiffés, je suis assoiffé* (parole également conservée par Origène, Commentaria in Matthaëum, XII,2).

Quoi qu'il en soit, il existe une convergence remarquable entre les paroles de Jésus et celles de tous les grands sages de l'Inde. Au logion 34 de Thomas : *Si un aveugle guide un aveugle, ils tombent tous deux au fond d'une fosse*, correspond exactement la parole du

Bouddha : *C'est comme une file d'hommes aveugles, chacun se cramponnant au précédent; le premier ne voit pas, celui du milieu ne voit pas et le dernier ne voit pas* (Cankisutta) ou le verset de la Mundaka Upanishad : *Ils vivent au sein de l'ignorance, ils s'estiment sages et pleins d'un haut savoir. Ils tournent en rond, pleins de folie, incessamment meurtris, comme des aveugles qu'un aveugle conduirait* (1,2,8). L'Évangile selon Thomas n'aurait-il pas pu tout aussi bien être l'Évangile du Bouddha. Jésus comme Bouddha font l'amer constat de l'aveuglement du monde : *Je me suis tenu au milieu du monde et je me suis manifesté à eux dans la chair. Je les ai trouvés tous ivres ; je n'ai trouvé parmi eux personne qui eût soif...* (Thomas 28) ; *J'ai découvert cette vérité profonde, difficile à percevoir, difficile à comprendre, remplissant le cœur de paix, sublime, surpassant toute pensée, abstraite, que seul le sage peut saisir. Dans le tourbillon du monde s'agite l'humanité adonnée à la convoitise, toute tendue vers la convoitise, trouvant dans le monde son plaisir* (Mahavagga I, 5). Aveugles sont les êtres humains qui passent leur temps à se critiquer les uns les autres : *Le brin de paille qui est dans l'œil de ton frère, tu le vois, mais la poutre qui est dans ton œil tu ne la vois pas* (Thomas 26) ; *Il est facile de voir la faute d'autrui, difficile de voir la sienne. On trie les fautes d'autrui comme la paille du blé, mais on cache les siennes comme un mauvais coup* (Dhammapada 2. 52). Aveugles ceux qui passent leur temps à amasser des richesses matérielles dont ils n'auront même pas le temps de profiter : *Il y avait un homme riche qui avait une grande fortune. Il dit : j'emploierai ma fortune à semer, moissonner, planter, remplir mes greniers de grains afin que je ne manque de rien. Voilà ce qu'il pensait dans son cœur; et la nuit même il mourut* (Thomas 63) ; *Cet homme fier de sa nombreuse famille et de ses troupeaux, qui ne vit que pour amasser, voilà que la mort bondit et l'emporte comme un flot furieux engloutit un village endormi* (Dhammapada 287). Seul peut vaincre la mort celui qui apprend à se connaître soi-même : *Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous les fils du Père le Vivant*, dit Jésus au logion 3 et de même Bouddha : *Votre devoir est de vous étudier et de réfléchir sur vous-mêmes ; Le Soi est le Seigneur du moi : quel autre Seigneur pourrait-il exister ? Qui se maîtrise soi-même découvre un Seigneur difficile à trouver* (Dhammapada 160). Innombrables sont les textes où le Bouddha nous convie à nous engager sur la voie de la connaissance de soi-même : *Sois à toi-même une lampe; sois à toi-même ton point d'appui et ne dépens pas d'autrui* (Mahaparanirvana Sutra). Dans cette quête incessante, l'homme ne peut compter que sur lui-même : *Quant à vous, veillez en face du monde, prenez appui sur vos reins de toutes vos forces... qu'il y ait au centre de vous-mêmes un homme averti* (Thomas 21).

L'effort, c'est à toi et à toi seul qu'il appartient de le faire... Ceux qui suivent la Voie... sont libérés de la mort (Dhammapada 276). Seul le solitaire (celui qui est unifié dans l'Un) accède à la joie du Royaume éternel : *Heureux êtes-vous, solitaires, élus, parce que vous trouverez le Royaume* (Thomas 49) ; *Le solitaire qui s'assied seul, qui dort seul, qui agit seul sans la moindre indolence, subjugué le moi par le Soi seul. Il trouve sa joie dans l'extinction de la forêt des désirs* (Dhammapada ,305). *Qui me voit voit le Dharma* (Samyutta Nikaya III, 120) dit Bouddha et Jésus : *Qui m'a vu a vu le Père* (Jean 14, 9). *Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! ne cessent de répéter Jésus comme Bouddha : Ouvrez, ô moines, vos oreilles* (Majjhima Nikaya).

Il n'y a qu'une vérité, celle du cœur et il n'y a qu'un seul cœur pour l'exprimer : celui de l'Eveillée. Ce n'est pas la marque extérieure qui peut révéler l'Eveil. Par delà les siècles, Jésus ou Kabir savent trouver les mêmes mots pour dénoncer l'attachement des ignorants aux rites et aux pratiques purement exotériques :

Sûr de toi tu veux me circoncrire,

*Mais cela je le refuse, ô frère !
Si telle était la volonté de Dieu,
Alors tous les hommes naîtraient circoncis !*

(Kabir)

*Ses disciples lui dirent :
La circoncision est-elle utile ou non
Il leur dit :
Si elle était utile,
leur père les engendrerait circoncis de leur mère.
Mais la circoncision véritable, en esprit,
a trouvé un profit total.*

(Thomas 53)

L'Un n'a qu'un seul message et un même Messager. Mais devant l'aveuglement de leurs contemporains, les sages ne peuvent faire qu'un constat : *Il sont tous ivres et nul n'est éveillé* dit Kabir. Cet égarement cette ivresse a rendu les hommes imperméables à la vérité : *Si je dis la vérité, tous veulent me mettre à mort : ils n'aiment que les mensonges !* (Kabir). Là encore ne croirait-on pas entendre Thomas : *Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres, vous les jetteriez contre moi* (Thomas 13). L'aveugle ne peut voir ce que voit le Voyant. Pour lui la vérité est mensonge et le mensonge vérité. Seul celui qui s'est dépouillé de son ego voit l'ultime réalité, à la source de l'être et du non-être, et de ce qui est au-delà, au-delà du par-delà :

*Tu as bu,
tu tes enivré à la source bouillonnante
que moi, j'ai mesurée.*

(Thomas 13)

*J'ai ramené le mental à la source
et là, je me suis baigné.*

(Kabir)

ANNEXE 2 : SUR LE SURNOM DE L'ISCARIOTE

Le surnom donné à Judas par les Evangélistes pose une énigme qui n'a jamais été résolue à ce jour. Ce terme est d'interprétation d'autant plus difficile qu'on n'en connaît pas l'orthographe exacte.

Pour certains, Iscariote doit se lire « Ish Kariot », ce qui signifie l' « homme de Kerioth », bourgade de la tribu de Juda dans la région de Moab (Josué 15, 25). Dans ce cas, Judas serait le seul de tous les disciples de Jésus à être un Judéen, Moab étant à l'époque un territoire arabe. David, ancêtre supposé de Jésus, était lui-même de la tribu de Juda. Mais, selon Jacques de Voragine qui fait de Judas un nouvel Oedipe, Iscariote viendrait de l'île de Scarioth. Judas aurait été abandonné par ses parents dans une corbeille jetée à la mer. Le panier aurait abordé sur les rives de Scarioth. Découvert par la reine du pays, celle-ci aurait adopté l'enfant. Pour d'autres, Skariot dériverait du terme « Iscortya », sorte de sac de cuir en forme de tablier, servant de bourse pour conserver l'argent. Nous savons en effet que Judas était le trésorier du groupe et qu'il avait la garde de la bourse commune (Jean 12, 5-6). Pour d'autres encore Iscariote

signifierait le « Sicaire », ce qui ferait de Judas un homme de main, un Zélote. On a enfin pensé que le mot Iscariote serait dérivé de la racine hébraïque « skr » signifiant « livrer ». Ce ne serait donc qu'un sobriquet désignant « celui qui livre ».

Une autre hypothèse n'a peut-être pas retenu toute l'attention qu'elle mériterait. Nous savons par Jean que Judas est « fils de Simon Iscariote » (13, 26). Saint Jérôme précise que le père de Judas, appelé Simon ou Ruben, était de la tribu d'Issachar. Dérivé de l'hébreu « sekâri », Issachar signifie : « mon salaire, mes gages ». Faut-il y voir l'origine du surnom de l'Iscariote ?

Ce surnom lui a probablement été donné par les rédacteurs des Evangiles, qui avaient constamment à l'esprit les prophéties réelles ou supposées de l'Ancien Testament et tentaient de les faire coïncider avec les récits qu'ils prétendaient rapporter. Selon la Genèse (29-30), Jacob sert durant sept ans Laban afin d'épouser sa fille cadette Rachel. A la suite d'une tromperie, Jacob est contraint d'épouser d'abord Léa, fille aînée de Laban, et de servir ce dernier pendant sept nouvelles années. Rachel, la femme aimée de Jacob, reste d'abord stérile, alors que Léa, la femme haïe, lui donne successivement : Ruben, Simon, Lévi, Judas (« l'action de grâce » ou encore « la Porte du Nom »* et enfin, à la suite d'un marché entre les deux sœurs, Issachar (« l'homme du salaire »). Le nom d'Issachar est l'illustration d'une parole de Léa à Jacob : « sekartîkâ », ce qui veut dire : « je t'ai pris à gages » ou « Dieu m'a donné mon salaire ». Les Evangélistes auraient ainsi fait de l'Iscariote l'un des descendants de la femme haïe de Jacob, dont Jésus est censé être une nouvelle incarnation. Ils l'auraient peut-être même confondu avec le quatrième fils de Jacob et de Léa, Judas qui est l'instigateur de la vente de Joseph, le fils de Rachel, aux Ismaélites (Genèse 37, 26) : *Judas, un autre des fils de Jacob, vit alors des commerçants arabes, de la race des Ismaélites, qui portaient des parfums et des marchandises syriennes de Galaad aux Egyptiens. Après le départ de Ruben, il recommanda à ses frères de retirer Joseph pour le vendre aux Arabes* (Flavius Josèphe, Antiquités Juives, Cerf II, p. 77).

Cette assimilation entre Judas, fils de Jacob et Judas Iscariote ne nous semble nullement gratuite. Nous la retrouverons en effet exprimée explicitement par Charles Péguy dans son long poème « La Tapisserie de Sainte Geneviève »

*Les armes de Satan c'est le fruit défendu,
C'est le meurtre d'Abel, c'est le sang répandu,
C'est Judas dépendu, c'est Judas rependu...*

*Les armes de Satan c'est Jésus-Christ vendu,
C'est les trente deniers, c'est Joseph descendu
Au fond de la citerne et captif revendu...*

(La Pléiade, Gallimard, VIII, p. 860)

Judas et Issachar sont encore associés dans l'avant-dernier chapitre de la Genèse (49). Judas, dont la royauté doit durer jusqu'aux temps messianiques, est comparé à un lion. Il monte sur un ânon comme le Messie dans Zacharie (9, 9), passage repris par Matthieu (21, 5). Issachar, lui, est comparé à « un âne osseux, couché entre deux murs... bon pour la corvée d'esclave ». Incarnation du mal mais aussi de la puissance vitale et de l'humilité, de la sottise mais aussi de la sagesse et de la connaissance, l'âne est un symbole ambivalent. Il représente toutes les métamorphoses que doit subir l'initié. Dans l'Âne d'or d'Apulée, il acquiert la connaissance après avoir mangé la couronne de roses offerte par le prêtre d'Isis. Il y a sans doute un souvenir de ce symbolisme jusque dans les Actes de Thomas. Nous avons vu que c'est un ânon qui glorifie

Thomas « Jumeau du Christ, apôtre du Très-Haut, initié à la secrète parole du Christ et qui a reçu ses secrets oracles... »

Toujours dans les Actes de Thomas, Judas Thomas, le serviteur docile (comme l'âne Issachar), est vendu par Jésus au marchand indien Abanès, qui n'est autre que le ministre du roi Gondophorus. « Il avait été envoyé par le roi du Gona pour recruter des ouvriers ainsi que pour acheter des outils. Notre Seigneur se tenait debout, à côté de Thomas, et vit passer Abanès, le marchand, qui se dirigeait vers son atelier. Il lui dit : *Tu cherches un ouvrier* », et Abanès répondit : *Oui mon Seigneur, je désire acheter un ouvrier ou un esclave*. Notre Seigneur lui indiqua Thomas à quelques pas de là, puis il dressa un contrat avec Abanès pour qu'il le lui vendit pour une livre d'argent. En plus il rédigea la note suivante : *Moi, Jésus, fils de Jésus, vends et donne mon serviteur Thomas à Abanès pour qu'il aille à Gona*. Une fois le marché conclu d'après la loi, le Seigneur prit Judas par le bras et le présenta à Abanès et dit : *Voici ton maître*. L'apôtre répondit : *Oui, il est bien mon maître* et Abanès dit à Thomas : *Je t'ai pris* et l'apôtre ne répondit pas. Si l'on en croit ce texte, c'est Jésus qui livre Judas, et non l'inverse !

Yves MOATTY
(fin)

Note : JEHOUDAH, qui est le nom de JUDAS, est le seul nom hébraïque qui contienne le téta gramme Y H V H.

C'est pourquoi il est interdit de le graver sur les tombes en plein air – les sages conseillent de ni écrire et de ne prononcer que YODAH, d'ou vient le nom de JUDAS.

Dans le nom de 4 lettres vient s'intercaler la lettre D, Daleth, qui signifie en hébreu à la fois porte et pauvreté. Les racines du nom YEHOUDAH veulent dire : celui qui louange Y H V H

Les Grandes Origines





Orphée crucifié.

ORPHEE CRUCIFIE

LA VOIX QUE LA LUMIERE FIT ENTENDRE

(suite Cahier 107)

LES MYSTERES DU MYTHE

Tenter d'identifier Orphée soulève trop de questions sans réponse. L'étymologie incertaine de son nom ne peut guère nous éclairer. Les anciens rapprochent le nom d'Orphée de *phoné*, « la belle voix, la voix remarquable ». Certains mythologues y voient la dérivation d'une racine grecque signifiant « obscur » et ayant donné les termes *orphnos* et *orphné* (nuit, obscurité) ainsi qu'*érépho*, *érébos* (ténèbres) : Orphée serait donc celui qui transperce l'obscurité. Selon une étymologie thrace, il serait le « dieu de la harpe » et selon une étymologie phénicienne « celui qui guérit par la lumière ». Orphée « l'obscur » « le musicien » ou « le lumineux » est-il un personnage historique ou légendaire ? Un homme ou un dieu ? Le chantre de l'amour ou l'un des premiers initiés ? Un magicien ou le fondateur des mystères ? Un mythe ou le gardien des mythes ? Ou tout cela à la fois ?

Si Orphée, en tant que poète, est le gardien des mythes, il est lui-même le mythe fondateur de la poésie. Or la poésie, si elle se veut l'expression des mythes, n'est-elle pas d'abord le langage du silence ? Le mythe, loin de signifier une fable ou une fiction, désigne le silence initial, celui de l'initié. *Muthos*, en grec, vient d'une racine *mu* représentant la bouche fermée. Étymologiquement, le terme *muésis* signifie l'action de fermer la bouche, de garder le silence. Cette même racine *mu* a donné *mueô*, qui signifie initier aux mystères, donc à la fois instruire et consacrer par l'esprit. Le terme *mustêrion* (mystère) se rattache directement, lui-aussi, à la notion de silence.

En Egypte, l'enfant Horus place en souriant son doigt devant ses lèvres. Le Principe originel est entouré de ténèbres insondables : *A Zeus, on sacrifie en silence, sans aucun chant ni jeu de flûtes* (Lucien de Samosate, *La Déesse Syrienne*, XLIV). Seule l'âme peut entendre l'Être inouï, *en psalmodiant un hymne de silence* (Proclus, *Hymne à Dieu*). Comme les sages égyptiens, les pythagoriciens, dit Porphyre, *honorait par le silence le dieu en qui est le principe de toutes choses* (Antre des Nymphes, 27). De même que les pythagoriciens respectent la règle d'or du silence (*Celui qui suit la divinité est avant toute chose maître de la langue*), les orphiques affirment que le secret est réservé aux initiés. Tel est le sens de la formule orphique : *...appliquez-vous sur les oreilles des portes très épaisses*, que reprend Alcibiade en s'adressant aux profanes (Platon, *Banquet*, 218 b).

La musique est une voie d'accès privilégiée au silence qui précède le mental. La musique n'est-elle pas, pour Claude Debussy, expression de l'inaudible : *La musique commence là où la parole est impuissante à exprimer ; la musique est écrite pour l'inexprimable*. La poésie n'est-elle pas, selon Simone Weil, l'art d'atteindre le silence, le sans-nom : *Poésie. Images et mots qui reflètent l'état sans images et sans mots. Musique. Sons qui reflètent l'état sans sons*.

Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! ne cesse de répéter Jésus. Le profane malgré tout reste sourd. Prisonnier des apparences extérieures, il s'avère imperméable à la connaissance. Esclave des mots et des bruits, il ne peut entendre l'inexprimable, écouter le silence. Il parle pour ne rien dire. Son discours n'est que le reflet du bavardage incessant de son

mental : *Prisonniers de la dualité, ils écoutent comme des sourds. Comme le dit le dicton : présents, ils sont absents... Incapables d'écouter, ils ne savent pas non plus parler* (Héraclite).
L'initié par contre se tait à cause de ce qu'il sait :

*Celui qui sait ne parle pas.
Celui qui parle ne sait pas.*

(Lao-Tseu, Tao Tö King, LVI)

On ne saurait trop souligner l'importance des mystères dans l'Antiquité. Le myste, (*mustês*), a la bouche fermée parce que sa révélation est au-delà des mots. Comment pourrait-il exprimer l'inexprimable, dévoiler l'inviolable ? L'Absolu ne peut être décrit, il ne peut qu'être vécu. La vérité ne se prouve pas, elle s'éprouve. Ce qui transcende les concepts ne peut être enfermé dans un concept. Ce qui est sans nom ne peut être nommé : . . . *le nom qu'on veut lui donner n'est pas le nom adéquat* (Tao Tö King, I). Nul ne peut comprendre intellectuellement ce qui ne relève pas de l'intellect :

*Je veux te tenir un langage sans paroles
Un langage secret pour toutes les oreilles*

(Rumi, Rubaiyat).

C'est à cette forme d'initiation suprême que nous renvoie l'Evangile selon Thomas : *Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles* (log. 13). Il ne peut y avoir de transmission que d'esprit à esprit : *Je dis mes mystères à ceux qui sont dignes de mes mystères* (log. 62). Par la réalisation du mystère, l'initié connaît le commencement et la fin. Il meurt à sa condition terrestre et renaît à la vie éternelle. Ayant vaincu l'Hadès, il réside pour toujours au splendide Elysée :

Heureux qui, parmi les mortels, possède la vision des Mystères !
(Homère, Hymne à Déméter)

*... Afin que, t'élevant dans l'Ether radieux,
Au sein des Immortels, tu sois un Dieu toi-même !*
(Pythagore, Vers d'or, trad. Fabre-D'Olivet)

Heureux qui, parmi les mortels, ont contemplé ces choses avant d'aller chez Hadès ! Pour eux seulement, il y a une vie ; pour les autres, il n'y a que des maux.
(Sophocle, fr. 753)

*Heureux qui, ayant vu ces choses, est descendu sous terre :
Il sait ce qu'il en est de la fin de la vie et du début donné par Zeus.*
(Pindare, Fr.137 a.).

Le non-initié peut-il comprendre cela ? Le langage de l'élite ne va-t-il pas lui sembler sacrilège ? Jalousie et incompréhension animent les psychiques : *Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites, vous prendriez des pierres, vous les jetteriez contre moi...* prévient Judas-Thomas (log. 13). Le génie de l'artiste est de même hors de portée du commun des mortels. Au sommet de son art le musicien est un solitaire. C'est l'injure que vécut Beethoven dans la solitude des cimes, écrit Kandinsky. Et il ajoute : *Il n'y a parfois... qu'un homme seul. La joie qu'il ressent de sa vision est égale à son infinie tristesse intérieure. Et ceux qui sont les plus proches de lui ne le comprennent pas. Dans leur désarroi, ils le traitent d'imposteur et de*

dément. Ainsi en son temps Beethoven solitaire fut-il en butte à leurs outrages (Du spirituel dans l'art, p. 62). Orphée est déchiré par les Ménades en folie. Jésus de même : ... *mon âme a souffert pour les fils des hommes parce qu'ils sont aveugles dans leur cœur* (log. 28).

Celui qui alluma les torches

Pindare, qui fait d'Orphée l'un des héros de l'épopée de la Toison d'or l'appelle *joueur de phorminx, père des incantations mélodieuses* (Pyth. IV, 177). Eschyle évoque la voix d'Orphée qui, *par ses accents, enchaînait la nature charmée* (Agamemnon, 1630). Aristophane dit dans sa comédie « Les Grenouilles » : *Orphée nous enseigne les mystères et l'abstention des meurtres*. Orphée est associé au refus de l'alimentation carnée et des sacrifices d'animaux. Euripide voit également en lui un initiateur : *Celui qui alluma les torches pour les mystères ineffables, Orphée...* (Rhesos, 94). Le mystère consiste à vaincre la mort et à trouver la Vie, par delà le cycle incessant des vies et des morts. Le mystère ne communique pas un enseignement, il est une voie de délivrance : *L'âme est enchaînée à la roue de la nécessité et de la naissance dont il est impossible de s'échapper, selon Orphée, sauf en rendant favorables les dieux à qui Zeus a confié le pouvoir de libérer de ce cycle, et d'accorder le repos loin du mal*, écrit Simplicius (in Aristote, Du ciel, II, 1, 284 a). Dans son Enquête, Pausanias résume toutes ces traditions : *Orphée a surpassé ceux qui l'ont précédé par l'ordre (cosmos) de ses vers... On lui prête la découverte de rites d'initiation à des mystères divins* (IX, 30, 4).

Sur un cratère du Musée de Berlin (du V^{ème} siècle avant J.C.) Orphée charme avec sa lyre des auditeurs armés de lances. Il est figuré sur différents trésors édifiés à Delphes tantôt jouant de la lyre sur le navire des Argonautes, tantôt tendant de la main droite la branche de saule des initiés. Si la lyre d'Orphée est magique, son plus grand miracle ne consiste-t-il pas à pacifier les âmes ? Le Mystère ultime est celui du repos, dont la catharsis (l'élévation, la purification par l'art) est l'annonce : *Le chanteur est toujours un magicien et le chant un rituel, une cérémonie sacrée, une épreuve destinée à ralentir et arrêter cette roue de l'imagination et des sens qui seule nous empêche d'entrer en contact avec la réalité* (A. K. Coomaraswamy, La Danse de Shiva, Tradition universelle, p. 152).

Au V^{ème} siècle Hérodote met en parallèle les interdits existant en Grèce et en Egypte : *Cette règle se retrouve dans les cultes dits orphiques et bachiques, qui sont en fait d'origine égyptienne et pythagoricienne : les initiés à ces mystères ont eux-aussi l'interdiction rituelle de se faire ensevelir dans des vêtements de laine* (Enquête, II, 81). Refusant tout vêtement d'origine animale, certains pythagoriciens portent, comme les prêtres d'Apollon, une robe de lin. Si l'on sait que Linos, frère d'Orphée, est assimilé à l'esprit du lin, il est vrai-semblable que l'on puisse trouver une origine commune à toutes ces traditions. Les prêtres égyptiens affirmaient, sur la foi de leurs livres sacrés, qu'Orphée et Musée avaient été initiés en Egypte : *Après s'être consacré à son instruction et avoir appris ce que relatent les mythes sur la connaissance des dieux, il voyagea en Egypte et, comme là-bas il avait encore beaucoup augmenté sa connaissance, il devint, parmi les Grecs, celui qui connaissait le mieux les dieux, les rites initiatiques, les poèmes et les chants* (Diodore de Sicile, Mythologie des Grecs, IV, XXV, trad. A. Bianquis).

Avec Orphée pour maître...

Les disciples d'Orphée respectent des règles qui les excluent de la société. Comme plus tard les pythagoriciens, il observent celle du silence. Parce qu'ils se tiennent à l'écart du monde, le monde les prend pour des misanthropes. Parce qu'ils ne se laissent pas abuser par des fables, les hommes les traitent d'impies. C'est tout cela que, selon Euripide, Hippolyte se voit reprocher par son père Thésée. Ce dernier vient de lire la lettre par laquelle Phèdre calomnie son beau-fils. Egaré par la douleur, il ne voit plus en Hippolyte que le membre hypocrite d'une secte subversive :

Te crois-tu supérieur aux autres, toi qui t'associes aux dieux ?

Toi, vertueux ? toi, pur de toute faute ? ...

Va donc te glorifier ! Vante ton régime à base de céréales,

Toi qui t'abstiens de nourriture carnée.

Avec Orphée pour maître,

Abandonne-toi aux trances mystiques en vénérant des livres fumeux !

(Hippolyte, III, 949)

Se rattachant à un fondateur légendaire, s'appuyant sur l'autorité d'une antique révélation, l'orphisme se situe en marge de la religion officielle. Dans le Phédon (67, c), Platon se réfère aux traditions conservées dans les lamelles d'or : en rassemblant son âme, en la ramassant sur elle-même de tous les points du corps, l'homme peut se libérer du cycle de la transmigration. Par la tension des forces de son esprit, (ou de son diaphragme, selon Gernet, *Anthropologie...* p. 252), Pythagore aurait acquis un trésor de sagesse et la faculté de se remémorer ses vies antérieures. L'âme se manifeste par le souffle. Apportée par les vents, elle est dispersée dans le corps. Il serait donc possible, grâce à certains exercices (au sens étymologique du terme *askésis* : ascèse), de la recentrer. En maîtrisant sa respiration, l'homme pourrait s'unir à l'Esprit, au Pneuma divin (le souffle).

L'âme, selon diverses traditions, est sphérique à l'origine. Lorsqu'elle tombe dans le monde de la génération, elle prend la forme corporelle et se remplit de souffles. Forgé par le feu de l'empyrée, le corps est une sorte de tissu membraneux. Comparable à une toile d'araignée, il contient le souffle. L'homme inspiré est un pneumatique en ce sens qu'il est en harmonie avec le Pneuma. Les gnostiques développeront plus tard toutes ces notions très proches des textes sacrés de l'Inde et qui se retrouvent encore intuitivement chez certains poètes contemporains : *Homme, j'appartiens aux fibres du soleil* (Jean-Claude Xuereb).

Les orphiques s'adonnent-ils à une forme de yoga ? Cela est possible puisque le chant suppose une concentration sur la respiration et que la pratique d'un instrument de musique n'est possible que grâce à un entraînement de l'âme, une ascèse. Toute l'âme du musicien est affectée dans ses fibres. La musique stabilise le mental. Par son art, Apollon, dit un hymne orphique, *harmonise le monde*. La maîtrise d'un instrument s'acquiert par la juste mesure, l'harmonie des contraires, le repos après une tension : ... *ce qui s'oppose à soi-même s'accorde avec soi : c'est l'harmonie par les tensions opposées, comme pour l'arc et la lyre* (Héraclite). Pour illustrer la voie du juste milieu, le Bouddha utilise l'exemple du luth indien dont les cordes ne doivent être ni trop tendues, ni trop relâchées. Il n'est donc nullement hasardeux d'en déduire que l'apprentissage de la musique constitue en lui-même son propre yoga.

ne pas tuer

Orphée a appris aux hommes à s'abstenir de meurtres, rapporte Aristophane dans les « Grenouilles » (1032). Orphée donne au meurtre (*phonos*) son sens le plus large. Tout est un : il y a donc meurtre dès que l'on porte atteinte à ce qui vient de l'un, à tout ce qui est animé. Par respect pour toute forme de vie, les orphiques s'interdisent de participer au sacrifice animal et pratiquent un régime alimentaire végétarien. Il s'agit d'une règle de vie archaïque qui semble se rattacher à une tradition en provenance de la Crète :

J'ai mené une vie pure depuis le jour où je suis devenu l'initié de Zeus de l'Ida, où j'ai célébré les tonnerres de Zagreus, le coureur nocturne, et les repas de viande crue, où j'ai porté les torches en l'honneur de la Mère montagnarde, où, sanctifié, j'ai reçu, parmi les Courètes, le nom de Bacchos. Tout de blanc vêtu, j'évite le contact de la naissance humaine et le voisinage des cercueils ; je me suis gardé de consommer aucun aliment ayant une âme.

(Euripide, fr. 472 cité par R. Crahay p.122)

Qu'on ne se méprenne pas. Du point de vue de l'orphisme, l'omophagie évoquée dans ce texte se réfère en réalité au sacrifice du dieu. Dionysos est en effet interchangeable avec sa victime qui peut d'ailleurs être de nature végétale : lierre ou raisin par exemple. Le sacrifice dionysiaque est une mise à mort sanglante du dieu qui s'offre lui-même en libation. Dionysos enfant doit mourir comme la semence qui traverse le sein de la Terre-Mère, afin de renaître pleinement accompli. Cette conception se retrouve dans le christianisme : *Si le grain ne meurt, il ne peut porter de beaux fruits* (Jean XII, 24-25). Alors que le sacrifice extérieur suppose le maintien d'une distance entre l'homme et les dieux, le véritable sacrifice, dit Héraclite, est celui de l'être humain entièrement purifié. La seule victime digne d'être immolée c'est le sacrifiant lui-même. Le sacrifice matériel est le fait des ignorants, encore attachés aux apparences corporelles : *Ils croient se purifier en se souillant avec du sang. C'est comme si, ayant marché dans la boue, on voulait se laver avec de la boue... Ils ignorent ce que sont les dieux et les héros.*

De même que l'homme est issu du sacrifice d'un dieu, la véritable offrande suppose une mort à soi-même. Elle ne peut être qu'intérieure. Les sacrifices sanglants sont aux yeux des orphiques un sacrilège. S'ils imitent le monstrueux festin des Titans dévorant Dionysos, ils sont une abomination. S'ils se réfèrent au sacrifice instauré par Prométhée, ils ravalent l'humanité à un rang inférieur : à celle-ci ne revient qu'une nourriture éphémère alors que l'essence immortelle s'élève jusqu'à Zeus. Tous ces rituels créent un fossé infranchissable entre l'homme et Dieu. Le mode de vie orphique (*orphikosbios*) n'exige par contre aucune adhésion à la morale sociale. Loin des valeurs du monde, il se veut imitation des dieux y compris par la pratique alimentaire. Le végétarisme abolit la distance que le rite institue. Un tel choix revient à remettre en cause les fondements mêmes de la cité. Le sacrifice assure la cohésion de la cité. Refuser d'y participer et de consommer la viande des animaux abattus, c'est s'exclure d'une forme de communication dualiste avec les dieux. Les orphiques récuse le monde. Ils apparaissent comme des marginaux, étrangers à la société, voire même déviants et subversifs.

Le Bouddha également condamne le sacrifice sanglant. Celui qui croit se purifier en immolant un animal commet un acte impur. Au lieu d'acquérir des mérites, il ne récolte que du démérite. Au lieu de faire le bien, il fait le mal. Croyant trouver le bonheur, il s'enfonce dans la voie du malheur. Le véritable sacrifice ne peut être extérieur. C'est en cela que le Bouddha s'oppose au culte officiel d'inspiration védique, imposé par les brahmanes. Ceux-ci ont détourné

le sacrifice à leur seul profit et en ont fait un moyen de subsistance. Ce n'est pas ainsi que l'on trouve la vérité. Ceux qui sont censés montrer la voie sont eux-mêmes dans l'erreur :

*Non, brahmane, ne crois pas qu'en empilant des bûches
Tu vas te purifier ; qui cherche la pureté
Ne voit en tout cela qu'une chose extérieure.
La pureté, pour les sages, ne vient pas du dehors.*

(Samyutta Nikaya, I, 169)

Si Dieu est omniprésent, comment le meurtre de ses créatures pourrait-il lui être agréable ? Rejetant tout rituel, Kabir, qui charme son auditoire par la beauté et la profondeur de ses chants, se place lui-aussi en marge de la société. Chantre de l'unité et adepte du végétarisme, il ne voit dans les cultes officiels qu'hypocrisie et mensonge. La vérité est absente de toutes ces pratiques qui ne peuvent plaire qu'à la foule. Le seul sacrifice est celui de l'égo et des passions aveugles. Aucun holocauste ne peut nous être du moindre secours. Et c'est le chemin du mensonge que suit celui qui croit aveuglément aux traditions ancestrales. Il est sacrilège de trop croire au sacré :

*Tu dis : « Dieu est omniprésent ! »
Pourquoi égorges-tu ses créatures ?
Ô mollah, tu prêchès la justice de Dieu,
Oubliant l'injustice qui habite en ton cœur !*

*Tu attrapes une volaille et la taille en morceaux :
Au nom de quel Dieu consacres-tu l'argile ?
Inaltérable en elle est la lumière divine :
Quel est ce sacrifice ?*

Les orphiques ne font que revenir à la Tradition primordiale. A l'origine, lorsque l'humanité est encore proche de l'Age d'Or, n'existent que des libations d'eau ou de miel, d'huile ou de vin. L'homme s'abstient de toucher à ce qui vit. Le mode de vie orphique est alors, dit Platon, universellement répandu : ... *l'on offrait aux dieux non des créatures vivantes, mais des gâteaux ou des fruits enrobés de miel... On s'abstenait de viande, au motif qu'il est impie de consommer et de souiller de sang les autels. La vie dite orphique était celle de l'humanité qui se réservait tout ce qui n'a pas vie et refusait tout ce qui a vie* (Lois, VI, 782c). Porphyre en donne pour preuve des inscriptions trouvées dans les temples des Corybantes en Crète ainsi que le témoignage d'Empédocle. Conscient du lien d'amour qui unit tous les êtres, l'homme tenait pour criminel de répandre le sang :

*Ils versaient le miel blond à terre, en libations.
Leurs autels ignoraient le sang pur des taureaux,
Et c'était pour ces gens un crime abominable
Que leur ôter leur vie pour dévorer leurs chairs.*

(Empédocle, in Les Présocratiques, La Pléiade, p. 427)

Par ignorance, les hommes suivent aujourd'hui un chemin différent. Plutarque et Pausanias relèvent l'existence de nombreux cultes archaïques excluant toute effusion de sang. Certaines pratiques l'attestent également. Lors de la fête athénienne des *Bouphonia* (le meurtre du bœuf), le sacrifiant jette la hache aussitôt le coup mortel porté et s'enfuit. Feignant d'ignorer qui a tué l'animal, les participants traduisent la hache en jugement. Autre exemple : à Lindos, sur l'île de

Rhodes, le sanctuaire d'Athena Lindia ne doit pas être souillé par le sang animal. Les sacrifices ont donc lieu au bas de l'Acropole, loin du temple de la Déesse. Qui oserait soutenir que de tels sacrifices plaisent aux dieux ? Là encore, le Bouddha parle le même langage qu'Orphée ou Kabir. Shakyamuni ne prétend pas instaurer une religion nouvelle. Il affirme seulement avoir retrouvé l'antique voie, la voie perdue des éveillés d'autrefois. Jamais un sage n'aurait commis un meurtre :

*Les sages qui suivent la voie juste
Ne s'adonnent qu'aux sacrifices sans cruauté,
Que les hommes effectuent pour le bien de leur clan,
Où ni les chèvres, ni les brebis et ni les bêtes à cornes ne sont abattues...*

(Anguttara Nikaya, U, 43)

Vivante, je te ramènerais...

Nous ne savons rien ou presque rien de l'épisode qui a fait la renommée d'Orphée, c'est-à-dire sa descente aux enfers. Platon y fait une brève allusion dans le Banquet (179). Encore s'agit-il d'une parodie mise dans la bouche de Phèdre : ... (*Orphée, fils d'Oeagre, ils l'ont renvoyé de chez l'Hadès sans qu'il eût réussi à rien obtenir d'eux, sinon de voir le fantôme de cette épouse pour laquelle il y était venu, mais non pas celle-ci en personne ; parce que, à leur jugement, il avait agi par mollesse, comme il est naturel à un joueur de cithare, et que, au lieu d'avoir eu, comme Alceste, le courage de mourir par amour, il avait usé d'artifice pour pénétrer vivant chez l'Hadès !* (trad. L. Robin). Euripide semble avoir montré par contre un intérêt indéniable pour l'Orphisme. Dans sa tragédie « Alceste », même Apollon ne parvient pas à fléchir la Mort, après le sacrifice de la jeune épouse d'Admète. Seul Orphée aurait été capable d'une telle entreprise :

*Car si j'avais la voix d'Orphée,
Pour enchanter Perséphone ou Hadès
J'irais jusqu'aux enfers,
Et te délivrerais. Ni le chien de Pluton,
Ni Chiron le passeur, qui sur sa rame s'incline,
Ne pourraient m'arrêter.
Vivante je te ramènerais à la lumière vive.*

(Euripide, Alceste, II, 357)

Soleil cou coupé

L'épisode le plus tragique de l'histoire d'Orphée est sa fin, telle qu'Eschyle l'a racontée dans l'une de ses pièces perdues : « Les Bassarides ». Dionysos aurait pris ombrage de voir Orphée gravir tous les matins à l'aube le mont Pangée, en Thrace, pour saluer le Soleil et l'adorer sous le nom d'Apollon, *le plus grand des dieux*.. Il aurait ordonné à ses fidèles, les Ménades, de le mettre à mort et de le démembrer. Cette fin rappelle celle des divinités de la végétation, tels Linos, propre frère d'Orphée et dieu du lin, semé au printemps et moissonné en été ou Osiris, assimilé au soleil nocturne et à la graine qui pousse sous terre avant de renaître en une pousse nouvelle : *Tantôt je vis, tantôt je meurs. L'orge, c'est moi et je ne péris pas*, disent les Textes des sarcophages. Ne faut-il pas y voir également une répétition du mythe de Dionysos, le dieu dont selon Apollodore (I. 3. 2.) Orphée aurait inventé les Mystères ? Ainsi, dans son commentaire de

la Politique de Platon, Proclus écrit : *Comme Orphée était le personnage principal des rites dionysiaques on disait qu'il avait subi le même sort que le dieu...*

Quoi qu'il en soit, ses restes, comme ceux d'Osiris, auraient été dispersés. Sa tête, jetée dans le fleuve Hébron, aurait dérivé jusqu'à l'île de Lesbos, où elle aurait été recueillie sur la côte d'Antissa. Exposée dans un sanctuaire dédié à Orphée (*Orpheus adyton*), elle aurait été vénérée pour ses oracles. De la tombe d'Orphée s'élevaient parfois les accents d'une lyre : un historien local, Myrsilos, rapporte que la tombe était entourée de musique. C'est pourquoi le chant des rossignols de la région d'Antissa est le plus beau du monde. Selon certaines versions, Dionysos aurait accueilli la tête d'Orphée dans son propre *Baccheion*. Quant à la lyre d'Orphée, elle aurait longtemps été exposée au temple d'Apollon à Mytilène, capitale de l'île. Est-ce un hasard si Lesbos est appelée : *L'île où naquit la poésie* ? Au VI^{ème} siècle avant J.C., Lesbos donne naissance à deux des plus célèbres poètes de l'antiquité classique, Alcée et surtout Sappho, surnommée la dixième muse pour avoir *servi la beauté*. L'image ovidienne de la mort de Sappho, tenant une lyre et flottant au fil de l'eau, peut être rapprochée de celle d'Orphée. Lesbos est également l'île natale de l'aède mythique Arion, sauvé des flots par un dauphin qu'il aurait charmé de sa lyre. Selon Plutarque, Arion, en traversant les flots tumultueux du monde sur le dos de l'animal d'Apollon, serait devenu le favori des dieux : il aurait ainsi acquis l'immortalité (Banquet des Sept Sages, 17-18).

Bien que décapité, Orphée chante. Voilà clairement un mythe de mort et de résurrection. Seul celui qui a tranché toute trace d'ego est capable de donner sa tête. Pour Platon, le poète est celui qui a perdu la tête (Ion 534 b.). La tête est le siège de l'esprit immortel alors que le tronc est celui du moi mortel (Timée 44 d). Les alchimistes grecs ne se baptisent-ils pas enfants de la tête d'or ? Dans la symbolique hindoue, séparer la tête du corps revient à libérer le Soi. Parce qu'Indra, en décapitant le Titan Namuci permet au soleil de jaillir des ténèbres, la tête est comparée à un *brillant joyau qui tourne, à un rocher brillant en révolution* (Rg Véda, V, 30, 7-8) et le soleil à une *roche iridescente élevée au milieu du ciel* (Taittiriya Samhita, IV, 6,3,4). Selon le Shatapatha Brahmana, la tête tranchée de Vishnou se transforme en soleil (XIV,1, 1). Dans le Pancavimsha Brahmana, le Soleil est la tête de Prajapati qui coupée devient le réceptacle du soma, la boisson d'immortalité (VI, 5). Pour le Rg Véda, le chant des sept Rishis engendre la première aurore et forme la tête de Prajapati chargée de prononcer les syllabes créatrices de l'univers. Apollinaire se fait peut-être l'écho de ce sacrifice cosmique lorsqu'il évoque dans une extase amoureuse le souvenir :

*De ce pays de feu où les femmes vont nues...
Où l'on tranche la tête au soleil chaque jour
Pour qu'il verse son sang en rayons sur la terre.*

(Epithalame)

Nue comme la Vacuité, la Grande Déesse Durga, surnommée Chhinnamasta (la décapitée), brille de l'éclat de millions de soleils. Elle illumine de la lumière du Verbe car le soleil est parole première : *Le Soleil est AUM, il ne cesse d'énoncer AUM* (Chandogya Upanishad I, 5,1). Symbole de renaissance, support du Verbe, la tête d'Orphée est le siège de la Vie et par sa bouche l'esprit se manifeste. Comme celle du géant Mimir (Mémoire), embaumée par Odin, elle révèle tous les secrets. Comme celle du roi gallois Bran, enterrée sur la colline blanche à Londres, elle protège le pays. Comme celle découverte sur le site du futur temple de Jupiter Capitolin de Rome, à l'époque de Tarquin, elle assure à la ville d'heureux auspices. Comme celle d'Osiris, conservée à Abydos, elle permet la célébration des mystères de la mort et de la

résurrection. Attestée dans toutes les traditions antiques, la symbolique des têtes mantiques est reprise dans la légende dorée des saints chrétiens. Ainsi la tête de Saint Genès, premier patron d'Arles, emportée par le Rhône puis par la mer, parvient jusqu'à Carthagène où elle est recueillie par les moines de Saint Ginés de Xara. On retrouve une telle image dans le soufisme :

*Si tu vois sur la route une tête coupée
Qui roule vers nos terres,
Demande-lui, demande-lui les secrets du cœur :
Car c'est d'elle que tu tiendras notre secret mystère.*

(Rumi, Diwan Shams-i-Tabbriz, II, 3)

Si l'on tente d'expliquer métaphysiquement la mort d'Orphée, on peut dire que les Ménades en folie représentent les forces de la multiplicité s'attaquant à l'unité. Bien que dépecée en apparence, l'unité ne peut être divisée et c'est pourquoi la tête d'Orphée est indestructible. Ayant transcendé la mort et le temps, Orphée connaît le passé, le présent et l'avenir. Sa tête devient Oracle. On peut rapprocher ce mythe de celui de la mort d'Osiris ou d'Horus qui sont démembrés mais qu'Isis parvient à réunir et à ranimer : *Horus fut massacré par les Titans, et trouvé dans les eaux par sa mère qui le rendit à la vie* (Diodore de Sicile, I, 25). L'initié ne peut perdre la tête, car nul ne peut porter atteinte à l'intégrité de son être. Par delà la mort physique, il proclame son identité :

*De même que la tête d'Osiris ne lui a pas été ravie,
De même ma tête... me sera restituée...
En redevenant jeune, en me renouvelant,
Je maintiens intact mon Être multiple,
Car je suis Osiris, Seigneur de l'Eternité.*

(G. Kolpaktchy, Livre des morts..., XLIII)

La foudre gouverne toutes choses

Pausanias donne une autre version de la fin du fils de Calliope. Selon lui, Orphée aurait été foudroyé par Zeus pour avoir enseigné, dans ses mystères, des formules secrètes (IX 30, 5). Diogène Laërce rapporte cette même légende et cite une épigramme conservée à Dios de Macédoine :

*Ici les Muses ont enseveli Orphée, le Thrace à la lyre d'or,
Lui que Zeus qui règne sur les hauteurs a occis d'un trait fumant.*

(Vies..., I, 5; Pochothèque)

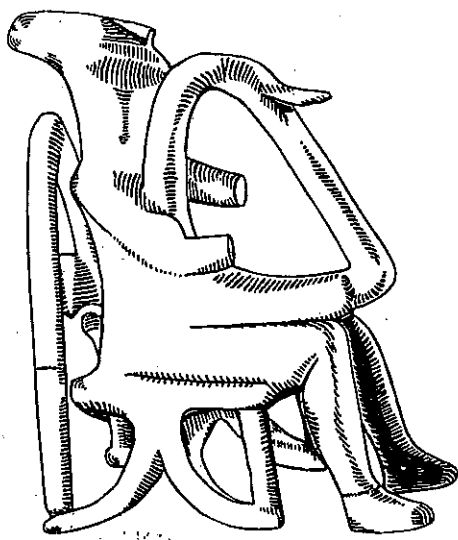
La foudre gouverne toutes choses, dit Héraclite. Rappelons que la foudre, arme sacrée, manifeste la toute-puissance de Zeus qu'un hymne orphique appelle : *l'Illuminateur, Père de tout, Roi suprême*. Les légendes crétoises prétendent que Zeus naît tous les ans dans une caverne au milieu d'un éclair de feu et d'un torrent de sang ; et tous les ans il meurt avant de renaître l'année suivante. Dans les mythologies l'homme foudroyé est consacré et va au ciel. Symbole de l'illumination, la foudre désigne dans l'iconographie bouddhiste la lumière qui dissipe les ténèbres. Selon l'Atharvaveda, le yogi devient Brahma par un coup de tonnerre. Brahma signifie primitivement : force magique, parole sacrée, hymne. De sa bouche sortent les dieux, les chants immortels, la syllabe AUM. Le Verbe de Brahma est semblable au tonnerre. Le tonnerre est le

chant du créateur. C'est donc une autre image de la Gnose foudroyante. De même, dans l'Apocalypse, du trône de Dieu s'échappent des éclairs, des voix et des tonnerres (IV, 5). Lorsque le Fils de l'Homme s'adresse au Père, sa parole est semblable à un coup de tonnerre (Jean XII, 29). Frappé par la foudre, l'ignorant meurt mais l'initié renaît à la lumière. Les lieux frappés par l'éclair sont consacrés à Zeus : *la foudre, le trait vertical qui jaillit du ciel à la terre, c'est l'échange d'amour entre Dieu et sa création, et c'est pourquoi « lanceur de foudre » est par excellence l'épithète de Zeus* (Simone Weil, L'Enracinement, Oeuvres, Quarto, Gallimard, p.1208).

Le coup de foudre qui frappe l'amoureux est un écho de ces rites d'immortalité de passage par le feu. Désirant soustraire l'enfant Démophon à la vieillesse et à la mort, Déméter le cache chaque nuit sous les braises, comme une torche. Thétis soumet son fils Achille au même traitement : *Elle brûle les chairs mortelles de l'enfant nouveau-né en l'exposant à minuit à la flamme du feu* (Apollonios de Rhodes, Argonautiques, IV, 869). Comme la foudre, le feu détruit l'impur ; il consume ce qui est mortel pour ne laisser que la part immortelle. Assimilé à l'esprit et à la lumière, le feu symbolise l'énergie dévorante du yogi (*kundalini*). Il ne détruit que pour régénérer. Le feu qui donne la mort est l'occasion d'une renaissance. La flamme de la Gnose dévore l'ego : *Celui qui est près de moi est près de la flamme* (Thomas, 82). Malgré la disparition du héros, la Lyre d'Orphée, devenue constellation, continue à résonner dans les cieux.

Cette version de la mort d'Orphée rappelle un autre mythe, celui de la naissance de Dionysos. Désirant voir son amant, Zeus, dans toute sa splendeur, Sémélé est foudroyée par l'éclat de sa vision. Hermès parvient toutefois à sauver l'enfant qu'elle porte et le coud dans la cuisse de Zeus. Lorsque le terme arrive, il délivre Dionysos. Consumée par le feu de l'éclair, l'enveloppe physique disparaît pour que naisse l'enfant divin. *Engendré par l'éclair*, Dionysos est appelé « deux fois né » ou « fils de la double porte ». Dieu-fils -nysos- de la Terre -Sémélé-, Dionysos évoque l'image d'un couple associé aux forces telluriques.

Yves MOATTY
(à suivre)



Statuette de musicien (Cyclades, III^e millénaire).



AU LAMPADAIRE DU COPTE

Les traductions françaises du logion 7 sont généralement d'une remarquable symétrie ; cela renforce l'aspect énigmatique du logion.

L'original copte fait cependant apparaître quelques dissymétries qui sont instructives quant au sens à donner au logion.

Tout d'abord,
- alors que le « souillé est », dans « souillé est l'homme » du verset 4, traduit le mot « *fbêt* », d'origine égyptienne,
- l'« Heureux », dans « Heureux est le lion » du verset 2 traduit l'adjectif « *makarios* » d'origine grecque.

Or il existe, en copte, un mot synonyme de « *makarios* » : c'est le mot « *nééiat* », d'origine égyptienne qu'on traduit aussi par « heureux, bienheureux ». Ce mot « *nééiat* » est d'ailleurs utilisé au logion 79 par « une femme dans la foule » dans l'interpellation « Bienheureux (le ventre qui t'a porté) » qu'elle adresse à Jésus et qui est une banalité, même si ensuite Jésus reprend ce mot dans ce logion par souci pédagogique.

Utiliser un mot d'origine égyptienne pour dire « Heureux », dans « Heureux est le lion que l'homme mangera », aurait signifié qu'il s'agit là d'une banalité, alors qu'utiliser un mot d'origine grecque montre l'importance qu'il faut attacher au verset 2.

Par contraste, l'utilisation du mot d'origine égyptienne « *fbêt* » dans « souillé est l'homme que le lion mangera » indique bien que le verset 4 exprime une banalité.

Ensuite,

- alors que le « sera » du verset 5 traduit « *nachôpé* » qui est, en grammaire copte, un futur duratif,
- le « sera » du verset 3 traduit « *ènté...chôpé* » qui est, en grammaire copte, une forme conjonctive.

Or la forme conjonctive est souvent utilisée, en copte, pour souligner qu'il s'agit de la conséquence d'une action intentionnelle, alors que le futur duratif marque une conséquence banale.

Le « et le lion sera homme » du verset 3 signifie donc « et le lion sera homme car telle a été l'intention de l'homme », alors que le « et le lion sera homme » du verset 5 signifie « et le lion sera homme, cela va de soi ».

D'ailleurs, Layton et Lambdin

- traduisent le verset 3 par « so that the lion becomes human » (« de sorte que le lion devienne homme »),
- alors qu'ils traduisent le verset 5 par « the lion will become human » (« le lion deviendra homme », tout simplement).

Le copte indique donc, par le choix d'un mot grec pour dire « Heureux », au verset 2, et par le choix de la forme conjonctive pour le « sera » du verset 3, que :

- « Heureux est le lion que l'homme mangera, et le lion sera homme » marque une intention d'une grande importance, alors que
- « souillé est l'homme que le lion mangera, et le lion sera homme » marque une situation d'une indigente banalité.

Aux versets 4 et 5, l'homme reste prisonnier du monde et de ses relations banales de cause à effet, alors qu'aux versets 2 et 3, il sort du monde pour entrer dans le Royaume.

Michel

LA GNOSE AU QUOTIDIEN

Le Semeur

Je suis l'unique, je suis le tout.

Je suis l'unique dispensateur et l'unique rassembleur.

Ma prodigalité est sans limites comme ma puissance de résorption

Je n'exerce pas le pouvoir : il découle de ma nature même

Ma clarté fondamentale rayonne, mon feu brûle, les lumières réfléchies de ma lumière originelle transforment l'énergie, animent et maintiennent la vie. Le grain germe, croît et fructifie. Le moissonneur le recueille, les oiseaux aussi.



Unique semeur, je ne me soucie de rien et ne suis la providence de personne. J'ai instauré une fois pour toutes le jeu de Maya pour m'occulter aux yeux des hommes ; à l'affût de finalités diverses, ils cherchent à améliorer leurs performances. Je ne connais que la gratuité dans la spontanéité, la gratuité du don et de l'accueil dans l'attention sans intervention. Et comme je suis l'unique qui embrasse tout, je suis le Semeur unique totalement insouciant des investissements et du rendement. Aussi puis-je semer sans me préoccuper de ce qui va germer et prospérer. Auteur et réalisateur de tout ce qui se fait et se défait, je suis également le seul et unique intéressé par la vie qui se déploie et se résorbe à partir de ma lumière originelle. Je me livre naïvement sans défense et m'accueille de même. Il ne s'agit toujours et exclusivement que de moi-même. Grâce à mon initié qui n'est autre que moi, j'ai conscience de l'amour qui me guide dans ma propre révélation et découvre mon inépuisable richesse. Sans souci de moissonner puisque tout me revient aussitôt marqué du sourire de ma reconnaissance, je ne m'implique dans les saisons de la vie que pour me voiler, sans être dupe, au regard des hommes. J'ai toujours en vue ma propre quête même si le monde ne sait pas interpréter mon geste de semeur unique et désintéressé. Je sème et en même temps je suis la graine et le sol qui reçoit la graine. Les hommes me reprochent de manquer de discernement parce je ne prépare pas le terrain et ne me soucie pas de savoir s'il est propice. Que le grain tombe sur un sol rocailleux ou dans les épines et les voilà décontenancés ; qu'il tombe dans la bonne terre, alors ils se reconnaissent en ce que je fais et ils ont la prétention de se comparer soit à la terre fertile soit au grain prolifique. Ils ne savent pas que, tout en percevant leurs rêves et les englobant dans ma totalité, je ne peux prendre en compte leurs catégories. Embrassant à la fois l'illusoire et le réel, je ne passe pas de l'un à l'autre. A l'origine de ce qui germe, croît et meurt, je suis l'éternel Semeur qui dispense sans compter et recueille sans jamais rien rejeter.

Emile
25.12.91

« Je suis Ben Laden, mais Ben Laden n'est pas moi »

Emile avait fait cette déclaration provocatrice à propos de Khomeny. La renouveler à propos de « l'ennemi public » du jour n'a d'intérêt que pour resituer la perspective qui était celle d'Emile pour qui Khomeny n'était qu'une image de son temps, aussi noire soit-elle, comme Ben Laden l'est du nôtre.

« Origine de tout, je suis l'Esprit, je reconnais toute chose comme étant mienne, cependant aucune chose n'est moi ... »

C'est par ces mots que débutait un des derniers textes d'Emile paru dans le cahier 81 et intitulé : « La fête continue ». C'est donc à cette vision que je dois revenir si je veux saisir le sens de sa provocation.

« Origine de Tout »,

Je suis celui qui était avant d'exister et c'est à mon sujet que Jésus précise que même les pierres dont l'âge et l'origine sont à première vue indécélables, sont à mon service.

« Je suis l'Esprit »,

qui se dit également : Je suis l'absolu, je suis le soi, je suis le Tout, je suis Atman.

« Je reconnais toute chose comme étant mienne... »,

Mêlé à l'infinitude de la manifestation, j'en reconnais et suis attentif à tous ses aspects au fur et à mesure de ma découverte. Mon attention n'a pas d'autre intention que re-connaître ce qui est mien.

C'est au cours de cette reconnaissance que je rencontre ceux qui s'érigent en juges et en « partageurs » et veulent m'imposer leur hiérarchie entre : Esprit et matière, Homme et femme, Maître et esclave, dieu et hommes, Âme et corps ? Humanité et nature, Bien et mal, etc..

En quelques milliers d'années de sophistication toujours reconduite, ces guides sont parvenus à créer un véritable imbroglio de lois, cultes et traditions décourageants de complexité et démontrant siècle après siècles son inefficience ? Ce constat n'a d'autre importance que de me confirmer **qu'aucune chose n'est moi...**, que le ciel et la terre peuvent s'enrouler sous mes yeux, me sachant « le Vivant issu du Vivant, je n'éprouverai ni crainte ni mort », et qu'enfin m'étant trouvé moi-même, « le monde n'est pas digne de moi ».

Avec une telle vision je peux déclarer en toute quiétude que j'avalise Ben Laden comme l'ensemble de la manifestation dont il n'est pas une entité séparée, mais une image fugitive. Cette déclaration ne peut évidemment être faite que dans le secret du royaume puisque le monde, habitué à sa hiérarchie de valeurs et son catalogue de mérites, ne peut la supporter.

En définitive, comme le lion du logion, il s'agit d'une prise de connaissance et de répondre à la seule bonne question :

« Qui suis-je ? »

Alors, je peux savoir qui est le lion et qui est Ben Laden.

De même que « le lion sera homme », l'homme ne sera jamais lion.
De même étant Ben Laden, Ben Laden ne sera jamais moi.

André

* * * *

Le présent s'est installé

« La voie, c'est votre vie quotidienne » (Un sage, un vrai). Il est fini et révolu le temps où je cherchais que faire, que lire ou que penser qui me rapproche de l'objet de mon désir. C'est pourquoi je suis toujours surpris et pris au dépourvu à la question d'une connaissance du genre « Alors, qu'est-ce que tu deviens ? »

« Je ne deviens rien, mon ami, ce que je suis me convient tout à fait » ; Et je m'abstiens évidemment de lui dire ce que je suis me comble au-delà de toute espérance. Comment faire comprendre en effet que le consensus de la pensée humaine (aujourd'hui mondialisé, qui plus est), c'est-à-dire le consensus ou l'inconscience collective et individuelle, mène le monde en bateau ?

Pour employer une image douce et acceptable, on peut dire que les hommes dorment. Mais alors profondément, si profondément qu'il pourrait se faire couper en morceaux, ça ne les réveillerait pas. On peut dire aussi, mais moins fort, uniquement entre gens qui savent ou pressentent, qu'ils ne vivent pas. On comprend mieux alors que la résurrection, ou le réveil, n'est pas une chose ordinaire ni banale, même si son caractère exceptionnel n'a de pair que sa discrétion événementielle. L'occultation du réel fait partie intégrante du grand jeu cosmique. Elle dispense le gnostique de toute carte de visite. Sa vie quotidienne, humble ou honorée, lui convient, et lui donne même les occasions inépuisables et quotidiennes d'être comblé. Le présent s'est installé, supprimant les mirages du temps. Le réel a pris l'autorité sur les rêves.

Le présent permet ce miracle incompréhensible et inaccessible à la pensée : le désir et son objet enfin réunis ne se détruisent pas l'un l'autre. C'est une fontaine de joie qui ne se tarit pas, un échange entre deux qui ne font qu'un. Qui désire, qui comble ?

Au travail ou au milieu des siens, dans la rue ou dans la montagne, que l'on lève la pierre ou fende du bois, le Soi est toujours là, disponible et disposé. Il suffit de l'être également soi-même.

Christian

MIETTES DE GNOSE

Le Jardin

Je suis dans un fauteuil au living, devant la grande fenêtre donnant sur le jardin. La vue est bien plus belle que celle d'un tableau de valeur.

Mais en ce moment cette vue est exceptionnelle, la vitre vient d'être nettoyée.

Le jardin est tout autre : d'habitude je le vois en deux dimensions, mais maintenant il en a trois, la profondeur en plus.

L'atmosphère est tellement limpide, que la vitre doit avoir disparu ; je ne suis plus d'un côté de cette vitre et le jardin de l'autre côté.

Je suis dans le jardin ... je suis le jardin, en plénitude.

Ne rien faire, rester tranquille dirait Poonja.

Le temps d'un éclair.

Léon
6.1.02



Le plus important

Il m'arrive, au cours d'une conversation qui s'y prête, de demander à mon interlocuteur ce qu'il trouve de plus important dans la vie. Je ne lui demande pas ce qui est essentiel, voulant par là le laisser plus libre dans sa réponse.

Celle-ci est généralement du genre :

- aimer son prochain
- la justice dans le monde
- la santé (ce qui est le vœux presque général à l'occasion du Nouvel An).

Et quand je demande : ... « et Dieu là-dedans ? » on a l'air surpris et après réflexion « l'amour de Dieu » (de l'homme vers Dieu) paraît également important. Rarement on me retourne la question, et si c'est le cas c'est plus par politesse que par intérêt.

J'en profite alors pour dire prudemment, en essayant le mieux possible de maîtriser l'explosion d'Absolu qui m'envahit, que ce qui me paraît le plus important est notre relation avec Dieu, en donnant au mot « Dieu » un sens très général d'Absolu, Tout, etc.

J'y ajoute que c'est même plus qu'important, que c'est essentiel, en ce sens que le reste est secondaire ...

Le reste est accessoire.

Le reste est même moins qu'accessoire : il est insignifiant pour ne pas dire inexistant.

La conversation en reste généralement là, car le voile s'épaissit et le mystère demeure.

Mais derrière le voile reste le bonheur.

Immuable

Léon
14.01.02

POESIES

SUPRÊME ESSENCE

C'est moi
le commencement
C'est moi
la fin
humain et tout ce qui n'est pas humain
C'est moi
la lettre écarlate de l'équilibre des forces
C'est moi
qui viendrai fermer la dernière porte
sur ce qui aurait dû être l'Amour

et tu t'obstines à me chercher hors de toi
là où je ne puis être
je suis toi en toi
l'unité incréée

NYUNAI

(Nuit de ma vie, Nouvelles Editions Debresse, Paris)

*Ce n'est qu'en dansant
que je sais lire les symboles
des plus hautes choses.*
F. Nietzsche

A Dominique Bagoué

Apparent combat de la terre et du ciel
De forces enracinées et de forces subtiles
Du plomb et de l'or

Telle est la danse

Née d'éruptions et de jaillissements
De la poussée des savanes et des jungles
Du soulèvement des hordes

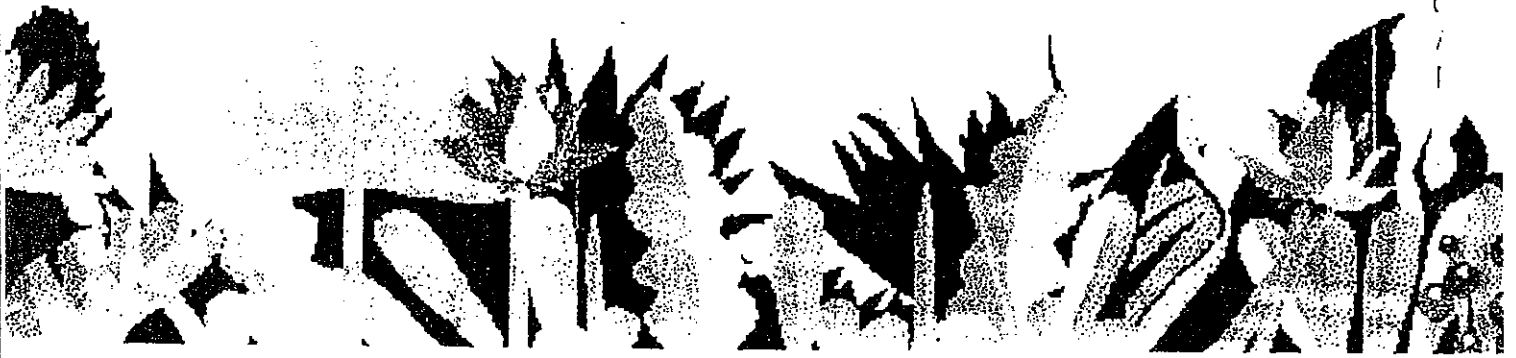
Toutes choses qu'érige le désir
Fermentation des nuits sourdes

Elévation des brumes et des fumées
vives ou lentes toujours d'après
l'intonation du vent
Marées contraintes par l'horizon
dont elles rompent le silence
et le dépassent
Pour s'emparer des corps à l'abandon
et les réenchanter
Pour les disjoindre et les restituer
à leur ampleur
Les vouer à l'absence
et en imposer le retour au plus juste
du geste
Les entraver et les exhorter à l'envol

Va-et-vient des peuples auxquels enfin
devra céder la triste voix de l'Histoire
Tandis que la disparité obéira
à la même scansion

Comme la danse de son pas nu
répond aux tranches de la terre
Et de tous les archipels du ciel

Jacques L.



sur la sente aux longoses
les orchidées en grappes
oscillent au gré du vent
oh c'est la fête aux lampions

pluie de bougainvillées
boules de feu qui s'envolent
comme autant de soleils
ou d'atomes dansants

auprès du baobab
s'écoulent les années
où malgré les palabres
je reste toujours seul

là où mène cette danse
dont je suis le héraut
l'unique spectateur
et l'auteur anonyme

Yves